Mo-Cap

ESSAI HISTORIQUE
SUR LA VIE
DE
MARIE-ANTOINETTE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Née Archiduchesse d'Autriche, le deux Novembre 1755;

ORNÉ DE SON PORTRAIT,

Et rédigé sur plusieurs Manuscrits de sa main.

SECONDE PARTIE.

De l'an de la liberté Françoise 1789.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

A VERSAILLES,
Chez LE MONTENSIER, Hôtel des Courtisannes.

M. DCC. LXC.

ADDITIONAL

Mo-Cap
DC
131.1
.E79
1190
v.9

ESSAI HISTORIQUE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction aux nouveaux événemens de ma vie. (1.)

TOUT l'univers a maintenant les yeux fixés sur moi. Tel eſt le ſort des grands. Comptables de leurs actions envers la multitude, la prudence & la ſageſſe doivent en former la marche; malheur à celui ou celle qui, négligeant la pratique de ſes vertus, ſe voue à l'exécration publique, & n'a d'autre partage à eſpérer

(1) Depuis l'année 1781.

que la haine & les vœux de l'indignation. Les cris de la douleur retentiſſent à mes oreilles, ma mort eſt l'objet des deſirs d'un Peuple entier, que j'opprimai avec la plus grande barbarie, les étrangers mêmes ne prononcent mon nom qu'avec horreur. L'image du déſeſpoir eſt par-tout ſous mes yeux ; voilà mon ſort, ah ! je l'ai bien mérité.

Un époux indignement offenſé, des enfans à qui la voix publique apprend la défectuoſité de leur naiſſance, en leur en reprochant la honte ; un Royaume bouleverſé, des Miniſtres perſécutés, une Nation en proie au brigandage, les Tréſors publics pillés, des Princes ſéduits, la confiance trahie, le ſpectacle déchirant des Citoyens inhumainement maſſacrés, le monſtrueux aſſemblage des vices affreux & des crimes exécrables ; Antoinette, voilà ton ouvrage, & les vertus que tu portes ſur le Trône.

O ma mere ! vous l'aviez bien prévu. A l'époque de ma naiſſance, le poiſon de la haine circuloit dans votre ſein, vous abhorriez le ſang François, & en voyant les vices dont j'infectai ces climats ſe développer avec l'âge, vous jouiſſiez intérieurement du barbare plaiſir de la vengeance.

Les annales de votre regne ont abuſé la poſtérité ſur le compte de vos vertus, le

nom de MARIE-THERESE, ſe prononçoit avec reſpect & vénération, le culte religieux que vous rendiez à l'Eternel (1) excitoit l'admiration, & l'ignorance germanique, captivée par une erreur fanatique, une groſſiere ſuperſtition, ſe proſternoit devant le maſque impoſteur dont vous couvriez vos projets de deſtruction.

Vous emportâtes dans la tombe le doux eſpoir que je réaliſerois un jour votre horrible ſpéculation, je l'ai remplie au-delà de vos vœux. Fille du crime, je viens de l'enfanter à mon tour; je ſuis un monſtre exécré de la nature entiere, & à telle place que l'Etre-Suprême vous aie fait aſſeoir, jouiſſez ma mere, jouiſſez du fruit de mes travaux criminels.

J'ai tout fait, tout haſardé pour alimenter l'ambition & la cupidité de mon frere, votre

(1) MARIE-THERESE, Reine de Hongrie, a étonné toute la terre par ſon zele affecté pour la religion. Le bigotiſme a été la manie de ſon regne; c'eſt pourtant cette Impératrice qui enchantoit ſon peuple par l'apparence des vertus, qui dit, en envoyant Marie-Antoinette en France : *combien je me venge de cette Nation, en lui donnant un pareil monſtre!*

ſucceſſeur. Ah ! qu'il doit s'applaudir d'avoir retrouvé ſon ame dans la mienne, & l'imitatrice de ſes déſordres ſur le Trône de France. La chaîne du crime nous unit, nos cœurs ſont dignes l'un de l'autre.

Dès mes tendres années, j'annonçai ce que je devois être un jour. Comment la politique Françaiſe a-t-elle pu s'y tromper ? Comment a-t-elle pu ſe réſoudre à adopter pour ſa future Reine, une femme déjà flétrie, ayant fait le ſacrifice de ſon innocence & de ſa pureté, le cœur gangrené de déſordres, & dont la réputation équivoque lui devoit à jamais fermer toute iſſue au rang illuſtre qu'elle occupe ?

Catherine de Médicis, Cléopâtre, Agrippine, Meſſaline, mes forfaits ſurpaſſent les vôtres, & ſi le ſouvenir de vos infames horreurs excite encore le frémiſſement, ſi ſon affreux détail fait dreſſer les cheveux & verſer des larmes, quels ſentimens naîtront à la connoiſſance de la vie cruelle & lubrique de Marie-Antoinette d'Autriche, & quelles furies pourront lui être comparées ?

Reine barbare, épouſe adultere, femme ſans mœurs, ſouillée de crimes & de débauches, voilà les titres qui me décorent ; ils ne me ſont point prodigués par la méchanceté, l'équité me les décerne. Sans doute ils orneront un jour mon buſte, & placé au temple de l'immor-

talité, l'univers apprendra par lui quel étoit le monſtre infame qui déſola la France au dix-huitieme ſiecle. Et la révélation de mes fureurs atroces, atteſtées par la vérité, ſaura le convaincre de la poſſibilité de mon horrible exiſtence.

Sans pitié pour les malheureux, jamais la miſere publique ne fit naître en moi la compaſſion. Inclination farouche, diſſipation portée à l'excès, mettant le frivoliſme au rang des plus graves occupations, l'indécence, le libertinage caractériſerent les premieres années d'un Hymen formé ſous les plus facheux auſpices: la premiere partie de ma vie forme le détail des diverſes gradations de mes penchans. La ſeconde confirmera le peu d'eſpoir que j'ai toujours donné à la Nation, d'un retour à la vertu. Je ſerai quelquefois obligée de revenir ſur mes pas; mais je ne veux rien paſſer ſous ſilence; liſez & frémiſſez.

CHAPITRE II.

Origine des déſordres auxquels je me livrai ; ils ſont portés à l'extrême. Goût décidé pour les ſpectacles nocturnes.

A Mon arrivée en France, Paris & la Cour offroient le ſpectacle du luxe le plus effrayant pour toute autre que pour moi ; coquette, vive & paſſionnée, je m'y livrai ſans réſerve, & bientôt d'énormes dépenſes préſagerent au petit nombre des perſonnes ſenſées du Royaume que la continuation d'un excès ſemblable entraîneroit infailliblement la ruine générale.

Le grand-Papa (1) n'étoit plus, à proprement parler, qu'une machine dont la Trigaude & Sale Dubarry faiſoit mouvoir tous les reſſorts, & qui n'agiſſoit que par l'inſpiration de cette créature débordée. Richelieu, ce ſardanapale, infecté des incommodités d'un dégoûtant libertinage, préſidoit aux plaiſirs de la Cour. Agent ſecret des orgies ſcandaleuſes de ſon Maître & de ſon Roi ; il profitoit de l'humiliante léthargie de ce Monarque, en-

(1) C'étoit ainſi que Marie-Antoinette ſurnommoit Louis XV.

gourdi par la crapule, pour dicter & faire exécuter des loix dures & tyranniques.

Mon auguſte époux, gémiſſant de ce révoltant abus, rebuté du peu de fruit de ſes ſages exhortations, venoit de faire divorce avec les imitateurs de la conduite de Louis XV.

Mon très-cher frere cadet, aujourd'hui *Monſieur*, dans la décadence de la monarchie, ne prenoit conſeil que de ſon égoïſme & de ſon intempérance.

Le Comte d'Artois que je dédaignai d'abord, & qui, par une bizarrerie aſſez ordinaire à mon ſexe, devint dans la ſuite mon favori, mon amant, mettoit toute ſa gloire à s'avouer le Coriphée des diſſolus de la Cour.

Les catins célebres étoient ſes très-cheres dulcinées. Sans choix, ſans diſtinction, ce jeune Sultan, mépriſé dans ſon propre ſerrail par les eſclaves vils & rampants de ſes plaiſirs obſcènes, jettoit honteuſement le mouchoir à la plus déréglée de ces laïs.

Dans ce tourbillon d'égaremens, de folies & de ridicules, une belle femme, un beau cheval ſollicitoient les places, les récompenſes, diſtribuoient les gouvernemens, & l'engouement étoit devenu ſi fort, l'épidemie ſi générale, que quiconque auroit oſé trouver des défauts à l'excellent Coureur & à la Haquenée favorite du Comte d'Artois, il eût été

ſûr d'être envoyé, par le Sartine, à la Baſtille, comme criminel d'Etat; on ne pouvoit cependant guere s'entretenir que de ces puérilités, puiſque l'Etat alors en étoit un aſſemblage parfait.

Le d'Aiguillon s'occupoit de vexations & de tyrannies, qu'en tout autre temps il eût payé de ſa tête; mais le Grand-Papa pouvoit-il refuſer ſa protection auprès du Parlement, à ce Duc concuſſionnaire, d'après les ordres abſolus de ſa favorite, qui voulait ſe le conſerver?

L'Abbé Terray volait la France; car de tous les temps ces places de Contrôleurs ont été des amorces à frippons, & depuis cet eſcroc en ſoutane, celui qui a rempli le plus dignement les fonctions eſt celui qui, par une retraite honorable, n'a pas laiſſé à cet appât ſéduiſant le temps de faire ſon effet. (1)

Dubarry le Roué, maquerelloit à droite & à gauche, & vendoit lâchement ſes ſervices à la Cour à ceux qui avoient la baſſeſſe d'intercéder ſon appui.

Maupeou le ſcélérat, dominoit généralement; rien ne lui réſiſtoit, & trop ſûr de la clique mépriſable des vils gredins dont il forma un Parlement à la hâte, il étoit parvenu à ne

(1) M. Turgot, dont la ſage adminiſtration n'a point aſſez duré.

plus trouver d'obſtacles à ſes abominables entrepriſes.

Condé, Conty, Bourbon, & en général la ſequelle régnante des Pairs du Royaume, de temps à autre paroiſſoit ſe déclarer les protecteurs du Peuple; mais une Lettre de cachet, émanée du ſublime Boudoir de la Dubarry, qui les négocioit, & reçue à genoux par le bas & odieux Phélipeaux, Comte de Saint-Florentin, faiſoit rentrer le Prince ſoi-diſant patriote dans ſon devoir, qui venait après un court exil baiſer humblement la main de cette idole abjecte des courtiſans.

La Marquiſe de Langeac, dont je parlerai plus amplement par la ſuite, papillonnoit effrontément dans cette nouvelle Babylone, & la prude de Lamballe, dégoûtée des ſuites d'un funeſte hymen, commençoit en ce temps à arborer l'étendart de la dévotion.

C'eſt au milieu de cette pétaudiere que j'arrivai, enchantée d'être délivrée du joug où m'aſſerviſſoit une mere ennuyeuſe, & le cœur pénétré des avis ſecrets que j'avois reçus de mon cher frere Joſeph, au moment de mon départ.

Un air vif & décidé, des yeux paſſablement libertins, une indécente gaieté enchanterent à ma vue le Grand-Papa. La Ducheſſe *du moment* en conçut de l'ombrage; pendant quelque

temps, je fus un vrai trouble ménage, le Roi se laissait bêtement mener par le nez, & malgré l'extrême distance qui me séparait de sa maîtresse, j'aurois tôt ou tard terminé par être la victime de mes tracasseries, & des plaisanteries sans nombre dont j'assaillois cette misérable prostituée.

Je changeai donc de plan, & celui que j'adoptai de nouveau me réussit à merveilles. Je flattai servilement les goûts d'une femme que je détestois. Je devins la compagne chérie de ses excès, en attendant le terme heureux où je dominerois à mon tour, & pourrois l'écraser sans pitié. Ce qui ne pouvoit tarder d'arriver, vû la débauche où se plongeoit le Grand-Papa, & le funeste poison qui commençait à germer dans son sein.

Il vint enfin cet instant désiré. Louis XV mourut au milieu des imprécations de son Peuple, qui avoit gémi sous l'oppression pendant les dernieres années de son regne. L'Inquisition ministérielle ne put arrêter le cours des sarcasmes (1) qui se débitoient sur

(1) Dans la quantité des différentes épitaphes & épigrammes qui furent faites sur la mort de Louis XV, on distingue celles-ci;

» Ci-gît Louis, ce pauvre Roi.

» On dit qu'il fut bon, mais à quoi?

la mort de ce Roi, & l'eſpoir jamais déçu des vertus de mon époux, ſa candeur, ſes bontés, ſes réſolutions généreuſes ne purent empêcher le Français de ſe livrer à la joie que lui donnait la perte de ſon Roi, & d'outrager ſa mémoire.

Pendant cet intervalle, j'avois pratiqué la petite Langeac, & certain penchant que je reconnus en elle, penchant auquel je m'étois livrée avec ardeur à la Cour d'Allemagne, me la fit rechercher; langage des yeux, ſoupirs étouffés, palpitation de cœur, tout nous mit bientôt au fait des ſentimens que nous éprouvions l'une pour l'autre; nous nous expliquâmes, & nous conclûmes.

Inſéparables alors, nos plaiſirs devinrent les mêmes; ſa réputation devoit naturellement s'oppoſer à cette intime fréquentation; elle bleſſoit la Majeſté Royale; auſſi mon époux, ſévere ſur l'article des mœurs, débuta-t-il, pour la faire ceſſer, par de tendres reproches, qui, rejettés avec hauteur, m'attirerent de ſa part une défenſe formelle : ce ne fut donc

---

EPIGRAMME.

» L'embaumer ſeroit néceſſaire ;
» D'une charogne il a l'odeur ;
» Mais l'ouvrir, bon, eh! pourquoi faire,
» Sûr de n'y pas trouver de cœur » ?

plus qu'à l'ombre du plus grand myſtere que je continuai à me livrer avec tranſport aux careſſes animées de l'objet de mon amour.

Ayant intention de parcourir les différentes époques de ma vie où j'ai donné des preuves ſignalées de la plus complette dépravation, ſans répéter ce que l'Hiſtorien qui m'a prévenue en a publié, je paſſe à l'année mil ſept cent ſoixante-quinze, où la Cour fit le voyage de Rheims pour le ſacre de mon illuſtre époux, & où de nouveaux plaiſirs m'appelloient.

Les embarras d'une Monarchie épuiſée captivoient tous les inſtans de Louis XVI. Je ne m'occupai pas de ces Nobles & utiles travaux. Je n'y intriguai adroitement que pour me débarraſſer des ennemis que mes hauteurs m'avoient ſuggérés. J'y parvins, en profitant de l'amour que le Roi me témoignoit, amour pur, ſincere, dont j'ai ſi ſouvent & ſi cruellement abuſée.

Nous partons pour aſſiſter à la plus auguſte des cérémonies. La ſurveille de ce départ, mon époux, les larmes aux yeux, m'engagea à ne plus donner lieu aux reproches que mon inconduite & ma légereté lui avoient pluſieurs fois arrachés : Je lui fis cette promeſſe en l'embraſſant. Baiſer perfide, menſonge atroce, ma bouche le prononçoit; la vérité, la tendreſſe ſembloient me le dicter, & mon cœur,

peu d'accord avec mes levres, en démentoit l'assurance.

Les coffres dégarnis par les immenses & folles prodigalités de Louis XV, par les vols de ses Ministres, les manœuvres criminelles de l'agiotage devoient proscrire toute la pompe superflue de cette fête solemnelle ; cependant je renchéris sur celle indispensable, malgré les remontrances économiques d'un mari tendre & sensible, plus occupé de la félicité publique que d'afficher un luxe inutile ; je joignis aux magnifiques équipages qui m'étoient destinés les parures les plus rares & les plus recherchées ; je rançonnai les gens d'affaires, & je contractai dès lors un infamant traité avec l'usure.

J'avilis ainsi la Majesté Royale, j'en profanai toute la dignité, & je commençai à me déshonorer aux yeux de la Nation, en traitant avec ses tyrans, qui, par cette affreuse complaisance, achetèrent de moi le droit infernal de spéculer la ruine générale.

Lorsque j'eus trouvé ce moyen secret de mettre en défaut ce que je nommois l'avarice de mon époux, & qui n'étoit au fait qu'une sage prévoyance & bien nécessaire pour réparer les désordres de la finance, je cessai de m'alarmer sur les privations dont je pressentois l'approche, & ma Cour, totalement séparée

de celle du Roi, dont la solitude & la raison m'effrayoient, devint le Panthéon des plaisirs de toute espèce. J'en bannis la vieillesse fâcheuse, & n'y admis que les Céladons de Cour, les femmes galantes & diffamées ; j'en proscrivis sans rappel les ridicules préjugés de la sagesse, & me regardai moins comme l'Auguste Reine d'un Peuple aimable, que comme Venus au milieu de ses adorateurs. Mon mari, se délassant des travaux royaux, en s'occupant de la serrurerie, m'avoit fait prendre plusieurs fois l'indécente liberté de le traiter de *Vulcain*. Je continuai, & voulant en tout ressembler à l'impudique Déesse dont ce Dieu de la Fable étoit l'époux, je songeai à me choisir un *Adonis*, & le jeune & charmant Duc de Coigny fut le mortel heureux que j'associai au Monarque François.

Tel étoit l'état de mon cœur & ma délicatesse lors du voyage de Rheims. Jusqu'à ce tems une sorte de mystere avoit dirigé mes démarches & mes adulteres amours, j'en craignois la publicité. A Versailles, me dérobant aux regards avides & curieux des oisifs de Cour, c'étoit dans les plus secrets asyles que se passoient ces actes révoltans, & que je consommois l'opprobre de l'hymen. Je regardai bientôt cette contrainte comme absolument au-dessous de moi ; je rougis de m'y être

aſſervie ſi long-temps, & j'arborai à Rheims l'étendard de la licence la plus effrénée.

La promenade enchantereſſe de la Porte-Neuve de cette ville, me fournit le moyen de ſatisfaire mes luxurieux deſirs. L'iſle d'amour, qui la borne auprès de la *riviere*, me parut en effet le ſéjour préféré de ce Dieu charmant, & je réſolus de lui offrir quelques ſacrifices.

Ce coupable projet, exécuté preſque auſſitôt que conçu, eut lieu le 9 Juin 1775, à la ſuite d'un brillant ſouper, que je donnai dans cette même promenade, & auquel le Roi, fatigué des exercices cérémonieux de cette journée, ne voulut point aſſiſter. Les ennuyeux étoient relégués auprès de Sa Majeſté : tout favoriſoit mes vues & les outrages que je voulois accumuler ſur ſa tête.

Je me débarraſſai facilement des importuns, en banniſſant l'étiquette pour cette ſoirée, que je voulois rendre délicieuſe. J'avois bu paſſablement c'eſt-à-dire, en franche & loyale Allemande. Echauffée par les liqueurs, je courus échevelée dans les boſquets, ne reſſemblant pas mal à une Bacchante; chacun ſuivit mon exemple; &, à un ſignal de ma part, les confidens intimes de mes deſſeins ſecrêts éteignirent toutes leurs lumières. Les aſſiſtans furent cernés, renvoyés; la liberté

préſida à cette Bacchanale, & nous imitâmes les Prêtreſſes de Bacchus & de Priape dans leurs honteuſes réunions.

O nuit! à quelles horreurs tu prêtas ton miniſtere ? Il faut être moi pour les tracer ſans rougir. Mais eſt-ce la premiere fois que j'ai dompté les ſcrupules ? non ſans doute. J'ai promis de ne rien laiſſer ignorer ; peu m'importe le jugement qu'on portera de ma franchiſe : j'ai perdu tous droits à l'eſtime publique.

Après avoir erré au haſard l'eſpace de quelques minutes, je me ſentis embraſſer étroitement ; je gliſſai légérement ſur le gazon, & me livrai à ma bonne fortune. Je n'eus pas lieu de me repentir de ma réſignation : ſi mon athlete étoit un Prince, en cette occaſion il ſe comporta en Hercule, & me fit preſque abjurer la pratique des plaiſirs que j'éprouvois avec la Langeac, & dont elle avoit tant de fois prolongé l'ivreſſe.

Le fait eſt que j'ignore encore à qui je dois l'emploi des deux heures que je paſſai dans l'iſle d'amour : mais au milieu des troubles & des regrêts qui m'environnent, j'y penſe avec raviſſement, & ce reſſouvenir agréable me plonge dans une extaſe qui tient du délire.

Le lendemain j'eus à eſſuyer la plus lon-

gue

gue & la plus ennuyeuſe mercuriale ; ma vertu ne fut point ſuſpectée, mais le Roi traita ma conduite de légere & inconſéquente, & termina ce ſermon ſi déſagréable à entendre pour moi, par l'expreſſe interdiction de l'endroit où j'avois joui de délices inexprimables.

L'ennui me gagna, d'après cette défenſe : en vain les cérémonies pompeuſes & futiles du ſacre occuperent mes inſtans ; mon corps étoit à la Cathédrale de Rheims, mais mon cœur & mon eſprit étoient aux charmans boſquets de ſa promenade.

Quoique le Roi m'intéreſſât peu ; je n'en fus pas moins révoltée de l'orgueil Eccléſiaſtique dans cette ridicule journée ; les génuflexions réitérées que ces Dépoſitaires ſacrés de la Sainte Ampoule firent faire à mon époux, me parurent baſſes, humiliantes, & dégrader la Majeſté Suprême. Leurs paſquinades & leurs ſingeries me firent rire aux larmes. J'interceptai un regard d'indignation du gros Prieur de Saint Remi ; mais je n'en reſtai pas moins convaincue que les Rois de France s'aviliſſoient en ſe ſoumettant auſſi ridiculement, & que l'abolition de cette farce devroit être un des premiers actes de la puiſſance légiſlative.

La Cour revint à Paris, la ſaiſon étoit belle. Mon tempérament preſſentit les avantages qu'il pouvoit en retirer ; mon cher beau-frere,

le Comte d'Artois, me faiſoit une cour aſſidue, ſans cependant ſe déclarer ſur la nature des ſentimens que je lui avois inſpirés.

En ce temps la groſſe Montenſier, Directrice des Spectacles de Verſailles, obérée par des dettes immenſes, formoit le plan d'une banqueroute frauduleuſe. J'aimois cette femme qui ſe prêtoit volontiers à mes caprices; je la débarraſſai de ce labyrinthe & payai ſes dettes.

Je pris goût à ce Spectacle; les Pantins qui le forment ſe donnerent la peine de charger leur mémoire des Comédies obſcenes de Collé & de Ferrand; j'y allai nocturnement avec mon beau frere, lorſque le Roi, impatienté de mes fréquentes diſparutions, me joua un tour ſanglant qui me rendit pour quelque-temps la fable & la riſée de toute la Cour.

Je revenois, ſuivant ma coutume, d'une de ces repréſentations libertines, dans le déshabillé le plus immodeſte; mon galant beau-frere avoit été le conducteur de ma légere voiture; lorſqu'arrivés à la grille la Sentinelle m'en refuſa l'entrée. Je me nommai d'abord avec fierté; un, *le Roi l'a expreſſément défendu, & a donné lui même la conſigne*, fut la ſeule réponſe que j'obtins de ce factionnaire; j'eus beau inſiſter, deſcendre même juſqu'à la priere, ni les menaces, ni les prieres ne purent l'é-

branler. Le beau-frere juroit avec toute l'énergie qu'on lui connoît ; imprécations inutiles.

Je fus obligée de regagner triſtement, avec mon compagnon de diſgrace, le théatre de la Montenſier, d'où, par la galerie attenante au Château, je pénétrai dans mon appartement, où pour comble d'infortune, je ne pus me coucher qu'à l'aide d'une lumiere obtenue par grace dans la ſalle des Gardes.

Mille projets de vengeance me roulerent dans la tête, & je m'arrêtai à celui de continuer mes diſſolutions. Je pris plaiſir à cette idée qui ſatisfaiſoit à la fois mes ſens & mon amour-propre humilié, je m'endormis en remettant l'exécution à toutes les occaſions que j'en pourrois trouver.

CHAPITRE III.

Naiſſance de nouvelles amours. Courſes clandeſtines. Pari ſingulier.

LA diſſimulation profonde & réfléchie qui a toujours fait la baſe de mon caractere devoit naturellement m'engager à m'en tenir à mon projet de vengeance, & à ne pas m'emporter en reproches ſur l'aventure de la nuit. Pluſieurs conſidérations dévoient me le conſeiller, mais l'eſpece d'aſcendant qu'en différentes occaſions j'avois pris ſur l'eſprit du Roi, me fit aller au-devant des juſtes plaintes qu'il étoit en droit de me faire; &, ſuivant ma coutume, bravant l'étiquette, je me préſentai à ſon lever.

Les yeux battus, plus de fatigues de la nuit que de ma douleur, je me plaignis vivement de l'irréguliere conſigne donnée aux grilles du Château, & je demandai à mon époux, aſſez indécemment, ſi je devois être ou priſonniere dans mon propre Palais, ou me trouver expoſée au déſagrément de n'y pouvoir rentrer à ma volonté. Le Roi ſourit dédaigneuſement à ce propos peu reſpectueux, & me repliqua ſur le ton d'un Bourgeois abſolu, qu'il étoit le maître, & que, lui

couché, il prétendoit abſolument que tout le monde le fût chez lui. Je voulus répondre; mais il me tourna le dos, & ce fut tout le fruit que je recueillis de ma ridicule incartade.

L'orage ſe détourna, mais ne pouvant plus courir la nuit, je me déterminai à jetter les yeux ſur mon beau-frere, le cher d'Artois, qui, compagnon de ma diſgrace, ne demandoit pas mieux que d'être le coopérateur de ma vengeance.

Je dois cependant avouer, qu'au fait, c'étoit moins par inclination que par haine & coquetterie que je fis des avances au jeune Comte. Je haïſſois mortellement ſa *pigrieche* épouſe, pouvois-je lui en donner un témoignage plus convaincant, qu'en débauchant ſon mari, qui ne l'accabloit jamais de procédés plus révoltants qu'alors que quelques intrigues lui faiſoient faire faux-bond à la fidélité conjugale ?

Je confeſſe de même, au ſujet de cette haine, que je la partageois cordialement entre elle & *Madame*; que j'éprouvois un plaiſir ſingulier à les humilier l'une & l'autre, que je déteſtois *Monſieur*; mais que nonobſtant mon antipathie pour lui, ſi je l'avois connu un *homme à femme*, j'aurois tout tenté pour le ſéduire, en triompher, & ſatisfaire ainſi mes reſſentiments ſecrets.

Au défaut de ce moyen, les tracaſſeries m'en fournirent d'autres; mais malgré les occupations qu'elles me donnoient, je ne perdis point de vue le deſir d'être à la fois la belle-ſœur & l'amante du Comte d'Artois.

Quelques agaceries le mirent bientôt au fait de mes intentions, & ce langage étoit peu difficile à entendre pour un libertin auſſi expert.

Les différens voyages que j'avois faits à Cythere avec différentes perſonnes de la Cour, m'auroient à-peu-près dégoûtée d'y retourner ſans cette nouvelle connoiſſance. Le reſpect affoibliſſoit les tranſports des amans que j'avois eu juſqu'alors avec eux, j'avois beau dépouiller toutes les apparences de la Majeſté, choiſir les endroits les plus écartés, m'expoſer à leurs yeux dans l'état de ſimple nature, provoquer leurs embraſſemens par les attouchemens les plus expreſſifs, les poſtures les plus laſcives, les regards les plus paſſionnés; enfin tout le délire & l'ivreſſe que me faiſoit éprouver la fougue de mes ſens, l'idée de ſe trouver dans les bras de leur Reine les glaçoit apparemment : je n'en tirois rien, ou peu de choſe. Ce n'étoit qu'après avoir épuiſé toutes les reſſources de l'art lubrique des plus fameuſes courtiſanes que j'en obtenois à peine un foible hommage. Je n'avois cependant jamais choiſi qu'en parfaite connoiſſeuſe, &

les noms de *Coigny*, *Dilon* & *Vaudreuil* devroient être autant de garants qu'une molleſſe auſſi extraordinaire étoit peu ſoupçonnable dans des êtres d'auſſi vigoureuſe apparence.

D'Artois, moins inquiet ſur les dangers de la liaiſon, s'y livra tout entier.

Depuis long-temps je n'avois point pratiqué ces différentes *poſitions* qui conduiſent par dégrés à la volupté, j'en avois perdu l'habitude, & malgré mes connoiſſances étendues ſur ce chapitre, dans ces ſéances, je fus obligée de recommencer un noviciat, & les découvertes nouvelles que je fis, me forcerent de convenir de mon peu d'expérience.

A la Cour de Vienne, un Officier Allemand m'avoit donné les premieres inſtructions de ces gradations charmantes, mais que j'étois éloignée de la perfection; je la trouvai dans les bras de mon nouvel adorateur, & la multiplicité des plaiſirs délicieux qu'il me fit éprouver m'attacherent à lui juſqu'à la fureur.

Je gliſſerai rapidement ſur la naiſſance de mes enfans. La France en a fêté l'avénement; le vulgaire en félicitoit mon époux; mais les clair voyans ſçavoient à quoi s'en tenir. Le Monarque recevoit complaiſamment les vœux qui lui étoient adreſſés à ce ſujet, tandis que de temps à autre les railleurs s'exerçoient ſur cette matiere plus que ſuffiſante pour produire

les ſarcaſmes les plus piquans Pluſieurs me parvinrent & en attendant qu'il s'en faſſe une collection, je cite celui-ci.

COUPLET.

air : *de Joconde.*

AMIS, la nouvelle du jour
Se débite à cette heure ;
Un Dauphin paroît à la Cour,
Si je ments que je meure.
Si Louis paroît vigoureux,
Ce n'eſt pas de la ſorte ;
D'Artois a fait ce coup heureux,
Ou le Diable m'emporte.

A cet échantillon des gentilleſſes des beaux-eſprits Français, il eſt facile de juger que j'étois peu ménagée dans le public ; mais c'étoit la plus légere de mes inquiétudes, & j'ai toujours été de la plus grande indifférence ſur tout ce qui s'eſt débité à mon égard : je n'ai qu'un regret, c'eſt celui de n'avoir pas fourni une matiere plus abondante à la quantité d'épigrammes que la multitude fit en ce temps pleuvoir ſur moi.

Pour tenir perpétuellement d'Artois enchaîné à mon char, je profitai de ſes précieuſes leçons au point de le ſurpaſſer ; ſon inconſ-

tance naturelle l'emporta cependant ſur mes complaiſances infinies; il ne m'abandonna pas, il me négligea; & pour ne le pas perdre entiérement, je fus obligée de condeſcendre à le laiſſer jouir d'autres plaiſirs, & de paroître même y prendre part.

Les jeunes Seigneurs de la Cour, à la tête deſquels étoient mon cher Comte & le Duc de Chartres, actuellement Duc d'Orléans, avoient rapporté des voyages qu'ils avoient faits une ample profuſion de vices & de ridicules; les coutumes, les mœurs, les modes & les plaiſirs d'Angleterre les avoient ſéduits de telle maniere qu'en peu de temps tout fut Anglois en ce Royaume; le Roi & le ſtupide *Monſieur* reſterent ſeuls François.

Chaque jour de nouvelles courſes de chevaux faiſoient déſerter les Ouvriers de leurs atteliers; de la vigueur & de l'intrépidité des hardis *jokeits* dépendoit l'altération des fortunes, & ces parties ruineuſes donnerent plus de gloire à deux Princes du ſang Royal que leurs fameux exploits tant à Gibraltar qu'à l'affaire d'Ou . . . . .

Vêtue en Amazone, j'étois l'ame de ces divertiſſemens, qui favoriſent les miens; la courſe finie, la foule des courtiſans s'éclipſoit. Je partois comme l'éclair & je me rendois à Trianon, où, bientôt rejointe, je me livrois,

avec mon tendre beau-frere, à toutes les fantaiſies libertines que notre imagination de feu nous ſuggéroit.

En quelqu'endroit qu'il ſoit, qu'il ne s'imagine cependant pas que dans ce temps il occupoit ſeul ma penſée. Avec lui je jouiſſois de toute la ſolidité du plaiſir ; mais j'en ſavourois l'eſſence avec des compagnes que je lui aſſociois. La Demoiſelle Dorvat, une de mes femmes, après avoir gagné ma confiance, étoit parvenue à fixer mes regards. Son intéreſſante phyſionomie excita mes deſirs ; bientôt je ne pus réſiſter à leur impulſion, je deſcendis juſquà elle, & ſoit crainte ou complaiſance, je fus ſatisfaite.

C'eſt de cette façon que, nuançant le plaiſir auquel mon tempérament m'invitoit à chaque inſtant, je ne riſquois pas de l'émouſſer, & je faiſois conſtamment uſage du privilege que la nature m'avoit accordé d'être également ſenſible aux careſſes des deux ſexes.

A la ſeule vue d'un bel homme, d'une belle femme, mes yeux s'enflammoient, ma figure s'animoit, l'expreſſion de la jouiſſance s'y peignoit. A peine pouvois-je diſſimuler la violence de mes deſirs, & jamais aucuns de ces objets convoités par ma paillardiſe n'échapperent aux ſoins & aux intrigues que je ſavois nouer pour les attirer dans le filet qui leur étoit tendu par ma luxure.

Pour me dérober aux regards intéreſſés à épier mes aventures amoureuſes, j'avois de fréquentes indiſpoſitions de commande : alors je feignois un beſoin de ſolitude, à la faveur duquel, ſans ſuite, je m'échappois du tourbillon pour voler dans les différens temples de l'amour, que j'avois en ma puiſſance, méditer ſur les myſteres de ce Dieu, ſeul culte que j'aie jamais connu, & continuer mes affreux déréglemens.

Mon cher d'Artois n'étoit point jaloux, oh! non, il ne l'étoit certainement pas; mais un jour de mauvaiſe humeur il prit la liberté de me quereller ſur ces courſes c'andeſtines dont il ignoroit le myſtere. Notre union, & quelques autres bagatelles de ce genre, m'avoient appris à ne pas rougir. Je ne balançai donc pas à lui faire l'aveu de mon goût pour la Doryat, & l'exhortai à ne pas s'en alarmer. Les gens peu délicats s'accordent aſſez volontiers; ma franchiſe ne lui déplut pas; il parut ſeulement douter de ce mêlange ſingulier, & me demanda plaiſamment comment j'y pouvois ſuffire?

» Je vais bien t'étonner, mon cher Comte, » lui répondis-je, mais mon tempérament eſt » tel que, ſortant de tes bras, dont je ne me » retire que lorſqu'épuiſé, tu ne peux plus te » livrer à de nouveaux tranſports & que mon

» état devroit naturellement être ſemblable au » tien, je revole auſſi-tôt dans les ſiens : » *d'inſtrumentée* que j'étois, *j'inſtrumente* à mon » tour, enſuite je fais agir la complaiſante » *Dorvat*, qui, réitérant le plus agréable des » exercices, multiplie à l'infini cette char- » mante ſituation. Ceſſe donc d'être ſurpris ſi » je te donne cette aimable *acolyte*, ne m'en » veux pas, je ne puis m'en paſſer. Il faut voir » cet excès de jouiſſance pour pouvoir y croire : » oui, ma chere ſœur, vous m'étonnez, mais » vous ne me perſuadez pas : je vais plus loin. » Je parie mille louis que le fait n'eſt pas » poſſible..... Mille louis ! eh bien ! mille louis » ſoit. Commençons.... ?

Enfermés tous les deux dans un voluptueux boudoir, le Comte me coucha ſur un ſopha, mille louis & l'honneur de me vaincre lui firent trouver de nouvelles forces ; il me donna le plus vigoureux aſſaut & n'en perdit pas moins la moitié de la gageure.

» Je me rends, me dit-il ; mais vous » n'avez pas gagné... Oh ! d'accord ; je vais » vous convaincre, Monſieur l'incrédule. »

Je ſonnai : *Dorvat* étoit aux aguets, elle accourut ; je l'embraſſai, on obſervera que le Comte étoit préſent : mon effronterie la fit rougir. Je ne fis aucune attention à ſon em- barras, je continuai ; elle tarda peu à ſe

livrer à mes brûlantes careſſes, furieuſe à ſon tour, & partageant mon délire, nous fîmes connoître à mon amant qu'il étoit dangereux de me défier, & il reconnut bientôt que ſes mille louis m'appartenoient de bonne guerre.

Je crus m'appercevoir par la ſuite qu'il m'avoit rendu le change & que les différents mouvements de la Dorvat, ſes attitudes variées, ſes tranſports convulſifs lui avoient donné du goût pour elle; il en a ſans doute eſſayé, que cela ſoit ou non, je lui pardonne cette infidélité. L'amniſtie doit être réciproque.

CHAPITRE IV.

Baſſes intrigues. Mélange affreux d'iniquités. Miniſtre infidele. Un Cardinal paroît ſur la ſcene.

JE n'ai, juſqu'à préſent, offert que le tableau d'une mépriſable proſtituée, ſouillant la couche royale par les plus ſales débauches. Le libertinage affreux dans lequel j'étois plongée faiſoit gémir la France, qui ne pouvoit plus douter de mon infame conduite ; le mépris étoit le ſeul ſentiment que j'inſpirois, on dédaignoit même de s'occuper de moi. Fatigués de me chanſonner ou de m'adreſſer des remontrances, les oiſifs & les ſages ne me regardoient plus que comme une femme perdue, livrée à la corruption, flétrie, & portant ſur le front le ſigne honteux de la réprobation.

Pour réveiller le peuple de cette indolence, il falloit me montrer dans tout mon jour ; c'eſt ce que je fis. Il ne ſuffiſoit pas à mon caractere féroce d'être dédaignée du François, je voulus m'en faire craindre & faire ſuccéder au mépris qu'il me vouoit l'horreur & la haine.

Les conſeils ambitieux que mon frere m'avoit donnés, à mon départ de la Cour de Vienne, étoient toujours récens à ma mémoire. Le défaut ſeul d'occaſion m'avoit juſqu'alors empêché de les mettre en pratique ; mais pour en eſpérer la réuſſite, il me falloit de l'intelligence au miniſtere, & il étoit malheureuſement déclaré contre moi.

Je ſavois bien de quelle maniere on pouvoit ſe débarraſſer d'un Miniſtre récalcitrant. Le vieux *Maurepas*, par ſa mort, m'avoit garanti l'infaillibilité du moyen ; mais les ſoupçons avoient germé, les yeux étoient ouverts, & la répétition d'une ſemblable *vétille* pouvoit me devenir dangereuſe ou très-funeſte.

Le caractere de mon frere, en tout conforme au mien, lui ſuſcitoit journellement de nouveaux embarras ; il ne pouvoit s'en délivrer qu'à force d'or ; mais ſes tréſors étoient épuiſés, & ſon peuple commençoit à murmurer de l'oppreſſion, & paroiſſoit diſpoſé à ſe ſouſtraire au joug odieux de la tyrannie.

Je l'aimois trop tendrement pour ne pas travailler avec ardeur à le ſecourir ; le ſieur *Joly de Fleury*, malgré quelques refus, avoit terminé par ſeconder mes intentions fraternelles, & pendant ſon adminiſtration, j'ai fait paſſer à l'Empereur des ſommes conſidérables.

La diſgrace de ce Miniſtre m'accabla, & j'intriguai pour le faire remplacer par une créature qui me fût auſſi affidée. Mon eſpoir fut trompé, le d'*Ormeſſon* fut intraitable, & je fus privée quelques temps de pouvoir rendre ſervice à la perſonne que j'aimois le plus. Que n'ai-je pu dans ces momens de criſe, lui faire paſſer les Tréſors de la France! Tel étoit le bonheur qui fixoit alors mes vœux les plus chers; pouvois-je eſpérer de les voir remplis tant que les ſentimens des Miniſtres me ſeroient diamétralement oppoſés?

La premiere partie de ma vie, ſe titre juſtement de *précis*. Je ne la regarde, malgré ſa véracité, que comme un réſumé de faits généralement connus; malgré cela, je ne reviendrai pas ſur le chapitre de M. *Necker*, ni des manœuvres étranges que je mis en uſage pour opérer ſa premiere diſgrace; à cette époque, il étoit éloigné de poſſéder toute la confiance; mais ſi dans ce temps, j'avois prévu les révolutions qui ſe ſont manifeſtées depuis, ſi une ſotte timidité n'avoit retenu ma main, les projets conçus ſe ſeroient exécutés, & ce Miniſtre auroit été, par la même voie, rejoindre *Maurepas*, en déteſtant ſon intègre probité.

Calonne parut alors ſur l'horiſon; je reſpirai. Il y avoit long-temps que je ſouhaitois au Contrôle une de ces ſangſues publiques dont

dont l'ame de boue, insensible aux cris de la douleur, se fasse un jeu de la misere : ce souhait fut exaucé.

Les spéculations les plus fausses, les projets les plus insidieux, les conseils les plus criminels donnés au Roi, le plus exécrable brigandage, voilà les moyens que ce Ministre, à qui j'ai tant d'obligations, employa pour me faire baisement sa cour. Je l'acueillis avec bonté, j'applaudis son administration, je le flattai : en un mot, j'employai les indignes ressorts de la plus vile séduction pour me l'attacher, & j'y parvins. Je ne doutai jamais du succès de cette entreprise ; j'ai toujours attaqué, avec avantage, les créatures mépriſables que j'ai voulu soumettre ; la dissimulation, la fourberie, le manege de la coquetterie, même avec les êtres les plus mépriſables, furent mes armes. Je les préférai toujours au bouclier de la sageſſe & au palladium de la vertu.

Je n'ai plus qu'un léger espace de temps à parcourir depuis cet instant à celui où j'écris ces Mémoires ; mais tous les moments en ont été employés par le libertinage, l'ambition, le vol & le sacrilege. Chaque jour a éclairé de nouvelles horreurs, & les instans de la nuit que je ne consacrai ni à la débauche ni au sommeil, je descendois dans mon ame, & n'y trouvant que le crime, le len-

demain prêtoit ſa clarté à quelque nouveau forfait.

Cette ame vile & abjecte va donc vous être dévoilée, vous allez maintenant y lire auſſi clairement que moi. Quelle horrible connoiſſance! vous avez proſcrit ma tête lors même que ces affreux ſecrets ne vous étoient point encore parvenus, que ferez-vous donc après?

Pendant le temps qu'avoit duré l'ambaſſade du *Cardinal Prince de Rohan*, à la Cour de Vienne, je captivai ſon attention, & lui inſpirai de l'amour. Toute hardie que me parut la déclaration qu'il oſa m'en faire, je lui permis d'eſpérer, non par une de ces réponſes qui ne laiſſent aucuns doutes après elles, mais par un ſourire obligeant, mais par ces paroles vagues & obligeantes que les *galants* ſçavent ſi bien entendre.

J'ai de tout temps aimé les amours à la grenadiere, les préliminaires, moins ennuyeux, menent pour ainſi dire du moment de l'aveu à celui de la concluſion. Le ton mielleux & ſentimental du Cardinal m'occupa bien un peu; mais le geſte joint à la parole d'un Officier Allemand, encore au ſervice de la maiſon d'Autriche, me perſuada davantage. Je le nommerois ſans doute, j'entrerois même dans des détails ſur ſa mâle vigueur, ſi je ne craignois d'expoſer des jours qui me ſeront toujours chers.

Déſeſpéré de la préférence accordée, le Cardinal prit de l'humeur, & vindicatif comme tout autre Prêtre, il réſolut dès lors de ſe venger de ce qu'il appelloit une offenſe faite à ſes rares qualités ; il exécuta depuis ce projet ; auſſi, malgré que je me ſois infiniment rapprochée de lui, ce que je me propoſe de détailler ſuivant l'ordre des événements, je l'en ai pas moins toujours regardé comme mon plus cruel ennemi, & ſi ſa tête n'a pas tombé ſur un échafaud, je l'engage à ne point m'en avoir d'obligation ; le ſort l'a préſervé d'être la victime d'un plan formé avec toutes les précautions imaginables.

Je ne ceſſerai de répéter que j'étois douée d'une extrême diſſimulation, parce que toutes les actions de ma vie en ont porté l'empreinte ; auſſi en donnai-je des preuves ſenſibles à ce peu politique Prélat. Je feignis d'ignorer les propos licencieux qu'il débitoit ſur mon compte à la Cour de Vienne, je lui tendis gracieuſement la main à Saverne, je le reçus avec bonté à Verſailles lorſqu'il ſe rendit encore plus coupable à mon égard.

Cette étiquette qui m'avoit paru ſi révoltante en Allemagne, me parut moins terrible à la Cour de France : on ſçait aſſez combien je profitai de l'eſpece de liberté qui s'y accorde aux femmes de mon eſpece. J'ai déjà dit

que je dédaignai d'abord les soins de mon beau-frere le Comte d'Artois, cependant, ses assiduités auprès de moi firent du bruit, il parvint bientôt aux oreilles de l'Impératrice, qui ne trouvant personne plus capable de l'instruire de la vérité du fait que le *Cardinal*, *Prince de Rohan*, lui écrivit pour s'en informer. Cet Evêque, à qui je voudrois en ce moment faire autant de mal que je lui en desire étoit toujours amoureux. La *connoissance* du Comte d'Artois, qu'on me supposoit alors, & qui s'est réalisée depuis, l'intriguoit extrêmement. Effrayé de la concurrence qu'il ne pouvoit se flatter de dissiper, malgré son amour-propre, la rage s'empara de son cœur; il fit réponse à ma mere, & c'est cette lettre, trouvée dans ses papiers, qui me fût renvoyée par mon frere & que je possede encore, que je vais mettre sous les yeux.

A l'Impératrice Reine de toutes les Hongries. (1)

MADAME,

Mon respect & mon zèle pour l'illustre maison d'Autriche, la vénération que vos

(1) Cette Lettre fut dépêchée par un exprès à qui le Cardinal avoit ordonné de la rendre secrettement.

vertus m'ont inſpiré, la franchiſe que vous avez reconnue en moi, lorſque le Roi me chargea de ſes ſentiments auprès de vous, & que vous ſommez d'être toujours le même, tout me force à remplir un miniſtere douloureux à mon cœur. Que n'avez-vous chargé quelqu'autre de cette affligeante miſſion;

Il n'eſt que trop vrai que notre Dauphine, en entrant ſur le territoire de *France, a totalement oublié les leçons de ſageſſe que vous vous étiez plu à faire germer dans ſon cœur; indépendamment de ſon goût exceſſif pour le luxe, elle ſe livre à tous les excès de la coquetterie. Le bruit court qu'elle préfere ſon beau frere à ſon époux. Dieu veuille que cela ne ſoit pas; mais les apparences ſont contre nos deſirs à cet égard.

Voilà tout ce que je puis vous apprendre. Puiſſe V. M., par ſes ſages exhortations, la remettre dans le ſentier du devoir. Puiſſe mon zele y coopérer, c'eſt la moindre preuve de dévouement que puiſſe donner à Votre Majeſté, celui qui ne ceſſera d'être,

MADAME,

De Votre Majeſté,

Le très-humble & très-reſpectueux ſerviteur,

† L. DE ROHAN, &c.....

On voit, par la lecture de cette lettre, que le Cardinal me ménageoit peu, & que s'il prétendoit par-là me prouver la force de ſa paſſion, il étoit loin de compte ; auſſi dès le moment que je n'eus plus à douter de cette atrocité, je lui vouai une haine immortelle. C'eſt cette haine, qui m'a depuis engagée par un enchaînement de circonſtances à le mettre au rang des favoriſés ; il étoit bien éloigné de prévoir alors que c'étoit la ciguë que je lui faiſois boire dans une coupe d'or, & que je ne l'honorois de mes faveurs que pour l'écraſer avec plus d'avantage.

CHAPITRE V.

Amours nouveaux. Liaiſon indécente & politique du Cardinal de Rohan. Faveurs accordées à la Comteſſe de la Motte. Clef de ſon étrange procès.

OUI, je dois en convenir, j'ai peine à me rendre compte à moi-même du ſentiment qui m'agite en prenant la plume pour tracer ce Chapitre. Je n'altérerai point la vérité des faits ; auſſi entends-je d'ici s'écrier l'indignation, *quelle femme ? ou plutôt quel monſtre ? quel rocher l'a pu porter dans ſes flancs ? la malheureuſe n'a donc jamais verſé de larmes ?* Rarement en vérité ; encore ce n'a jamais été que le dépit & la fureur qui me les aient arrachés.

Je commençois à me fatiguer des carreſſes de mon beau-frere, la variété pouvoit ſeule aſſaiſonner mes plaiſirs & la jouiſſance d'un objet nouveau flattoit depuis long-temps mon ambition : *le beau Ferſenne*, Colonel de Royal Suédois, ſuivoit par-tout mes pas, & ſes coups-d'œil enchanteurs m'avoient décidée à ne les pas faire languir long-temps après ma pof-

ſeſſion ; il promenoit un jour ſa douce & tendre rêverie dans l'orangerie, il y avoit quelques minutes que je l'obſervois lorſque ſes yeux rencontrerent les miens ; un ſignal intelligent que je lui fis ne lui laiſſa plus douter de ſon bonheur : rentrée au Château, je lui députai *l'Eſclaux*, garçon de la chambre, qui lui remit une boîte de ma part, dans laquelle étoit renfermé ce billet.

FLORE A ZÉPHIR.

» Depuis long-temps, mon cher Zéphir, » je vous vois parcourir les parterres de mon » empire & regarder avec attention toutes » les fleurs qui ſont ſous ma domination. » Votre douce haleine ſe ſeroit-elle repoſée » ſur quelqu'une ? Votre Flore en mourroit » de déſeſpoir. Songez que je ſuis leur *Reine*, » & que j'exercerois la vengeance la plus ri- » goureuſe ſur celle qui m'auroit ravi le tré- » ſor où j'aſpire. J'irai ce ſoir à neuf heures » promener mon inquiétude *au petit Trianon*. » Si Zéphir eſt ſenſible aux tendres empreſ- » ſemens de Flore, il viendra calmer le cha- » grin dont elle eſt dévorée. Le Gouverneur » l'introduira. „

Je n'attendis pas après la réponſe de *Ferſenne*, le même porteur me rapporta la boîte, dans laquelle je trouvai ce qu'on va lire.

Zéphir a Flore.

» Ce n'eſt qu'avec indifférence que Zéphir » voit toutes les fleurs de votre empire ; lorſ- » qu'il les regarde avec attention, c'eſt que » parmi elles il cherche à diſtinguer leur » *Reine ;* lorſqu'il la voit, le reſpect lui fer- » me la bouche & ſes yeux ſont les inter- » prêtes muets de ſon cœur ; la reconnoiſſance » & l'amour conduiront ce ſoir, à neuf heu- » res, Zéphir *au petit Trianon* ; trop heureux » ſi ſa vue & ſes empreſſements peuvent ban- » nir l'inquiétude de Flore & la convaincre » de la ſincérité de ſon ardeur. »

Ce billet & ſa réponſe ſuffiſent pour con- vaincre, comme je l'ai dit plus haut, que j'allois vite en beſogne, & qu'auſſitôt *mou- choir jetté, faveurs reçues.*

Exact au rendez-vous, *Ferſenne* me fut amené par *Bazin*, le confident intime de mes plaiſirs ſecrêts & Gouverneur de Trianon, qui l'attendoit aux environs : il eſt inutile que je rapporte ici ce qui ſe paſſa entre nous. Le public eſt aſſez inſtruit de l'ardeur avec laquelle je célébrai les myſteres de l'amour, & en tirai toute la quinteſſence. Je me contenterai de dire qu'heureux & ſatisfaits l'un de l'autre, pendant deux heures conſécutives, nous éprou- vâmes tous les effets de la paſſion la plus forte.

Depuis cette époque, les rendez-vous ſe ſuccéderent, & ce galant commerce dura juſqu'à ce qu'excédée de ſa continuité, je jouai l'indifférence, & penſai à donner à l'épuiſé *Perſenne* quelqu'autre ſucceſſeur.

Je me ſuis annoncée, & j'en ai donné des preuves très-convaincantes, que j'étois exceſſivement légere & inconſtante dans mes goûts. Il falloit beaucoup d'adreſſe, de ſcience & de *ſingularité* pour ſe conſerver mes velléïtés paſſageres, lorſque je ne rencontrois aucunes de ces qualités dans les individus que j'honorois de mes careſſes ; le dégoût, la ſatiété s'emparoient de moi, & je paſſois vite à un autre.

Dans la liſte nombreuſe que je pourrois produire des êtres maſculins & féminins admis à mes conférences ſécrettes, ſi je ſuivois l'ordre chronologique, je pourrois prouver qu'auſſitôt dégoutée *du commerce des hommes*, je paſſois *à celui des femmes*, j'avois preſque éprouvé la grande quantité de celles de la Cour, qui avoient adopté ce goût ſi délicat, j'étois ſi fatiguée, ennuyée de la *fréquentation* de la Molaſſe *Comteſſe Doſſun*, ma Dame d'Atour, & d'ailleurs je la craignois. Je la connoiſſois avec ſon air doucereux, méchante, jalouſe, dangereuſe & coquine à l'excès ; elle m'avoit déjà fait ſouffrir de ſon indiſcré-

tion. Sur laquelle donc pouvois-je jetter les yeux, pour donner un ſucceſſeur au Colonel diſgracié ?

J'aurois bien renouvellé bail avec *la Ducheſſe de Polignac*, mais le goût en étoit paſſé : d'ailleurs où je croyois fermement trouver des beautés ſecrettes, lorſque je me décidai à la mettre ſur les rangs, je n'avois fait que des découvertes hideuſes ; & ſans le parti qu'elle avoit ſçû tirer de la circonſtance qui me ramenoit malgré moi à m'en ſervir au dépourvu, je n'y euſſe jamais repenſé.

Une autre conſidération m'oblige à la ménager ; cette gueuſe de femme avoit pris ſur moi l'aſcendant le plus impérieux ; elle étoit maîtreſſe de mes ſecrêts capitaux, & tenoit entre ſes mains, indépendamment de quantité de billets & lettres écrites de la mienne, (1) mille aſſignations de rendez-vous, imprudemment adreſſées, tant au Comte d'Artois qu'à d'autres perſonnes de la Cour, & plus encore imprudemment confiées à ſes mains infidelles ; pluſieurs Mémoires apoſtillés de ma main, contenant en marge les preuves multipliées de mes exactions inouies, tripotages de finance, emprunts, pots-de-vin, faveurs vendues à prix d'argent, &c. &c. &c.....

(1) Correſpondance que je me propoſe de rendre publique.

J'étois dans cet état d'incertitude, & ne ſçavois à quoi me déterminer lorſque *la Comteſſe de Valois de la Motte* me fut préſentée par la *Miſery*, ma premiere femme-de-chambre. Cette infortunée, que j'ai rendue victime de ma rage contre *le Cardinal de Rohan*, ſollicitoit auprès de moi la repriſe de poſſeſſion de la terre de *Fontette*, dont avoient joui ſes illuſtres ancêtres.

Je crois avoir déjà dit que la figure qui me convenoit dans tel état que je l'euſſe trouvée me captivait ſur le champ. Auſſi la Comteſſe de la Motte fit-elle ma conquête, la premiere fois quelle ſe jetta à mes genoux. Bon, me me dis-je en moi-même, je ceſſe d'être inquiette; elle remplacera *le Ferſenne.*

Je feignis d'accéder à ſa requête, mais le fait eſt que la diſtinant à mes plaiſirs, je voulois qu'elle n'eût obligation qu'à moi de ſa fortune; ce qui m'engagea à ne point me ſer du pouvoir que j'avois ſur Calonne pour augmenter la foible penſion qu'elle tenoit de la Cour, & que se paillard n'avoit fait porter ſur l'état qu'à la ſomme de ſept cent livres, jointe avec celle de huit cent, qu'elle recevoit déjà pour porter dignement le nom de Valois, eſpérant que cette médiocrité la conduiroit infailliblement de ſa ſalle d'Audience à ſon lit.

J'enlevai donc cette proie au luxurieux Contrôleur, qui puiſoit à pleines mains dans le tréſor royal, pour gagner des cœurs avec la clef d'or. Je n'ignorois pas ſes malverſations ; mais comme, par ſon entremiſe, je faiſois le même emploi des deniers de la Nation, nous avions l'un pour l'autre la même diſcrétion.

Le paſſionné Cardinal, qui n'avoit pas renoncé à ſes projets de convoitiſe, étoit à l'affut de tous mes mouvemens, & interceptoit tous mes regards ; il s'étoit apperçu de l'effet que les attraits de la Comteſſe de la Motte avoient fait ſur moi ; il s'empara d'elle, l'endoctrina, & lui apprit à ſe prêter à mes vues.

Notre ſeconde entrevue ſe fit *au petit Trianon*, entre onze heures & minuit. La Comteſſe de la Motte fut introduite dans mon cabinet par cette même *Dorvat* dont j'ai parlé plus haut, qui ſe contentoit du titre *d'Agente* de ces ſcenes libidineuſes, après y avoir joué elle-même un rôle principal.

Dieux ! quels délices j'éprouvai dans cette nuit charmante ! avec quelle complaiſance la rufée Comteſſe ſe prêta à mes fantaiſies : quels tranſpots ! quelle ivreſſe ! Je crus voir s'ouvrir l'Olympe ; & que l'y pénétrois ; car mes raviſſemens n'étoient pas d'une ſimple mortelle.

Je congédiai la Comteſſe en l'aſſurant de ma faveur & en la gratifiant d'une ſomme de

dix mille livres en billets de caiſſe. Calonne m'en fourniſſoit abondamment. Je payois la Comteſſe en Reine, tandis que de ſon côté le Contrôleur payoit la Lebrun en Roi, & par le même moyen.

Le Cardinal, inſtruit des circonſtances de cette entrevue, fit alors jouer tous ſes reſſorts; il oſa m'écrire : je réſiſtai long-temps à me prêter à ſa juſtification; mais les avis ſecrets que je recevois de l'Empereur, qui deſiroit depuis long-temps de le voir poſſeſſeur de la puiſſance miniſtérielle, & à la tête des affaires, m'engagerent à me prêter à la réconciliation qu'il ſollicitoit.

Les Mémoires juſtificatifs de la Comteſſe de la Motte, imprimés à Londres, en Janvier 1789, & que je garantis vrais dans tous leurs points, mettront ſincérement au fait les lecteurs de la farce que je fis jouer au Cardinal par la proſtituée d'*Oliva*: c'eſt ainſi que je m'aſſimilois aux catins & aux perſonnes du plus bas étage. Tout m'étoit bon.

Mon pardon n'étoit pas ſincere, en élevant le Cardinal Prince juſqu'à moi ; Ce n'étoit que pour le faire plus ſûrement tomber dans l'abîme que je lui entr'ouvrois par dégrès : auſſi ma correſpondance (1) avec lui étoit une

(1) Voyez les Mémoires juſtificatifs de Madame de la Motte au N°. de la fin.

énigme dont il eut été difficile de trouver la clef.

Je me prêtai donc à toutes ſes rêveries, il jouoit auprès de moi le *Paſtor fido*. Mon ſeul deſſein étoit d'en faire un homme à moi; de lui faire faire autant de ſottiſes que je le pourrois; de détromper mon Frere, de l'engager à lui retirer ſa confiance, & de le perdre enſuite, petit à petit, pour conſommer ma vengeance.

Le ſuccès de cette grande entrepriſe faiſoit le ſujet de mes réflexions; lorſque je me trouvois avec lui, très-ſouvent, j'étois rêveuſe, & gardois le ſilence à ſes inſinuantes proteſtations. L'adroit Evêque ſut profiter de mon inaction; & prenant ce ſilence pour un aveu tacite, il alla plus loin : le coquin fut heureux.

En voilà maintenant de toutes les eſpeces; Militaires, Prélats, Courtiſanes, &c., j'aurois même deſcendu juſqu'à la roture, tant ce beſoin chez moi étoit devenu impératif.

Les Polignacs étoient furieux; la faveur ſe perdoit tous les jours; je ne faiſois plus que des demi-confidences; ſouvent j'affectois le dépit & le dédain; je paroiſſois même avoir tout-à-fait renoncé à l'amour; je m'occupois alors de l'intérêt.

Cependant les indiſcrétions de l'*Eſclave* (1),

(1) Titre que prenoit le Cardinal de Rohan auprès de la Reine.

dont par fois les expreſſions tranchoient du *maître*, m'allarmoient ; *Lauſun*, *Luxembourg* & *d'Artois* s'entretenoient publiquement de notre liaiſon. Pluſieurs confidences de ſa part ſur quelques particularités de mes charmes ſecrets avoient convaincu, à n'en pas douter, ceux qui étoient auſſi inſtruits que lui de la vérité de notre *approximité*.

Arriva dans ce temps l'aventure du collier, de ce collier qui a fixé l'attention de toute l'Europe, & dont on ignore tout le myſtere : en en faiſant ſuccinctement le récit, je vais m'acquérir un nouveau droit à l'indignation ; mais le premier pas eſt franchi.

L'économie du Roi s'oppoſoit depuis long-temps à la demande que je lui avois faite d'une garniture de bracelets ſemblable à celle que portoit la reine d'Angleterre. J'avois pluſieurs fois eſſuyé de ſa part le refus formel de me donner cette parure. Calonne ne ſavoit plus de quel bois faire fleche ; toutes les reſſources étoient épuiſées, il n'y avoit plus que l'intrigue qui pût me procurer ce bijou que j'étois infiniment jalouſe de poſſéder.

Je m'étois quelquefois plainte devant la Comteſſe de la Motte de l'avarice de mon époux, & du deſir qui me tourmentoit ; elle en parla au Cardinal, qui, malgré la ſituation de

de ſes affaires, & ſon peu de crédit, entreprit la négociation de cette affaire dont je profitai ſeule, ayant toujours eu la précaution de faire agir ſourdement ces deux *complices* de mon larcin manifeſte.

La ſuite de cette affaire me conduiſit inſenſiblement à la vengeance que je méditois toujours intérieurement contre le Cardinal; mais elle ne fut pas auſſi complette que je le deſirois. C'étoit ſur un échafaud que je l'euſſe voulu voir; mon ambition eût été ſatisfaite.

Je l'eus enfin ce collier : *l'Eſclaux*, mon Meſſager ſecret, me l'apporta; & du moment que je l'eus en ma puiſſance, je jurai qu'il ſeroit l'inſtrument de ma fureur contre le Cardinal : mon deſſein n'étoit pas d'envelopper la Comteſſe de la Motte dans cette proſcription, la circonſtance ſeule a dirigé cet événement, qui ne ceſſera d'être incompréhenſible qu'après la publication de ces Mémoires.

Pour remplir l'uſage que je voulois faire des diamans de ce collier, il falloit le dénaturer. Cela fut bientôt fait. Les ſouſtractions que j'y fis me ſervirent à des bienfaits, paroiſſant d'autant plus généreux qu'ils étoient conſidérables; mais d'autant plus faciles pour moi qu'ils ne coûtoient rien.

Ce ſont ces mêmes bienfaits qui ont conduit la malheureuſe Comteſſe à l'infamant poteau,

& à l'indigne flétriſſure qu'elle eſſuya par la main d'un Bourreau.

Il ne falloit pas moins que la plus profonde politique pour me tirer d'un pas auſſi délicat : toute l'opprobre eût retombé ſur moi, ſi j'euſſe été découverte. Je me ſervis de mes principes ordinaires : je ſacrifiai l'innocence pour ſauver une légere parcelle de mon honneur expirant ; & j'apportai le plus grand ſoin à couvrir cette odieuſe atrocité du voile le plus impénétrable.

La plus légere confidence ſur l'article du collier m'eût été très-nuiſible : auſſi me tins-je ſur la réſerve ; & malgré le faux zele du *fourbe Baron de Breteuil*, ſes demandes inſidieuſes, ſon air d'aſſurance, je niai fermement que ce bijou eût été en ma puiſſance : j'aſſurai que je n'en avois pas plus de connoiſſance que de la Comteſſe de la Motte, & je perdis ainſi cette femme par une criminelle négative.

Me voilà donc abſolument hors de cette procédure, dont je méritois ſeule toute l'infamie ; & l'on n'y faiſoit mention de *ma Majeſté*, que pour accuſer les prétendus ſcélérats qui oſoient abuſer de mon nom. Je n'en étois pas moins en tranſe : j'étois dénoncée par l'évidence, & le ruſé *de Vergennes*, qui avoit calculé juſqu'à quel point je pouvois être intéreſſée dans cette abominable manœu-

vre, avoit assez justement combiné pour m'accabler de sa haine, en fournissant indirectement des preuves contre moi.

Le Jugement se prononça, toutes les Loix de l'équité furent violées, l'innocence succomba, le Cardinal échappa à ma vengeance; je fus diffamée par l'opinion publique, & je conservai toujours la plus grande sécurité, en conservant précieusement trois cent cinquante-six diamans du collier que je m'étois si finement appropriée, & dont j'espere un jour faire monter les bracelets pareils à ceux de la Reine d'Angleterre.

Les intrigues & les tracasseries du *Comte de Vergennes*, dans le cours de cette inique affaire, me firent appercevoir combien j'avois à m'en méfier; & comme les forfaits ne me coûtoient rien, j'en méditai un dont l'exécution suivit peu après.

CHAPITRE VI.

Deſtruction d'un ennemi. Renouement d'intrigues. Commencement du Bouleverſement.

L'EMPEREUR ſe déſoloit à la Cour de Vienne du mauvais ſuccès de ſes affaires & de la tournure qu'avoit priſe en France l'affaire du collier; ſon iſſue détruiſoit totalement ſes projets. Malgré les témoignages qu'il avoit reçus de moi, de l'imbécillité du Cardinal de Rohan, ſa politique lui avoit entrevoir que ſon ambition ſeroit plutôt ſatisfaite, & ſes vues remplies avec ce Miniſtre, qui n'eut point héſité à ſeconder le bouleverſement qu'il méditoit & dont il auroit profité.

Le plus exécrable deſſein occupoit entiérement mon eſprit: Je jouiſſois de toute la gloire que je venois de remporter; mais un de mes ennemis reſpiroit encore. Cabaler pour l'expulſer de la Cour, il n'y falloit pas penſer; des imputations véritables n'auroient pas réuſſi à faire prononcer ſon éloignement; à plus forte raiſon la calomnie n'auroit fait qu'ajouter à ſon triomphe

J'avois entre mes mains la recette de *Marie*

de Médicis : le vieux Maurepas en avoit reſſenti les funeſtes effets au moment où je lui jurois une déférence exacte à ſes avis, & une ſincere réconciliation ; je l'avois embraſſé pour le mieux étouffer : rien de ſi ſimple d'en procurer une doſe pareille au *Vergennes*. Ce parti pris, il ne reſtoit plus qu'à l'exécuter : c'étoit là le ſeul embarras : comment y parvenir ? Je n'oſais mettre en uſage les préliminaires dont je m'étois ſervi avec *Maurepas* : ce premier, plus pénétrant, ſe ſeroit douté de la cataſtrophe ; c'étoit une autre main qui devoit aſſoupir éternellement ſa haine pour moi. Je ne vis que *la Ducheſſe de Polignac* capable de ſe prêter à cette exécration : je mis les fers au feu.

D'abord, je me plaignis obligeamment que de légeres brouilleries duraſſent encore. Je rappellai ce temps que je traitai d'heureux, où, nonchalamment couchées dans les bras l'une de l'autre, & plongées dans la plus douce ivreſſe, nous nous faiſions les plus ardentes proteſtations de nous adorer toujours ; j'en regrettai l'interruption : quelques feintes larmes coulerent de mes yeux. L'*Androgine* y parut ſenſible : je lui ſautai au cou, nous nous embraſsâmes, & après une mince explication la paix fut conclue.

Je rejettai les tracaſſeries qui nous avoient ſéparées, ſur le compte de celui que je vou-

lois détruire ; il n'en falloit pas davantage pour opérer ce grand œuvre : la rage étinceloit dans les yeux de la Ducheſſe ; elle ne reſpiroit plus que fureur & vengeance. Le poiſon fatal fut préparé, adroitement donné, & je vis avec le plus barbare plaiſir une langueur mortelle s'emparer de *Vergennes*, le conſumer par degrés ſans qu'on fût à quoi en attribuer la cauſe, & ne finir qu'à ſon dernier ſoupir.

O ma chere *Jules*, ſi les expreſſions de ma reconnoiſſance peuvent parvenir juſqu'à toi, reçois en l'hommage ! Graces te ſoient mille fois rendues, d'avoir prêté ton miniſtere à ce coup hardi ; tu m'as délivrée du ſeul ennemi que j'avois à redouter : oui, c'eſt ce trépas forcé qui a maintenu ma gloire & aſſuré ma toute puiſſance.

Plus le ſervice eſt grand, plus la gratitude doit être parfaite ; j'en donnai des preuves à ma favorite, qui l'enchanterent, mais elles étoient ſimulées. Quelques anciennes indiſcrétions de ſa part me revenoient ſans ceſſe à l'eſprit ; & maintenant que je penſe aux agitations que j'éprouvois alors, je ne ſais pas quel génie m'a retenue, & empêché le deſir ſecrêt que je reſſentois de la rejoindre aux autres.

Ces mouvemens ſecrêts s'évanouirent peu-à-

peu, je revins de bonne foi; les propos légers du Cardinal m'avoient fait trembler sur la révélation de mes égaremens passés. J'avois fait divorce avec les étourdis; il falloit cependant un aliment à ma lubricité; elle étoit plus que suffisante pour contenter mes desirs. Je me tins donc à elle, sauf à profiter des occasions qui se présenteroient par la suite.

Notre réconciliation fournit matiere à la médisance : je passai bientôt dans l'esprit de la Cour pour la tribade la plus déterminée; mais peu m'importoit l'opinion; satisfaire mes goûts, me livrer à tous les excès, tels étoient mes desirs, & rien au monde n'auroit pu m'empêcher de jouir d'un avantage aussi précieux.

L'Empereur nourrissoit toujours l'espoir de fomenter la division; il me communiquoit ses projets & je le secondois de mon mieux; mais que pouvois-je opérer qui pût faciliter la réussite qu'il attendoit de mes soins? L'œil de la défiance étoit ouvert sur toutes mes actions; &, malgré les intrigues des créatures qui m'étoient soumises, je ne voyois point jour à parvenir à ses fins.

Jules de Polignac devint donc ma favorite & l'ame de tous mes plaisirs; mettant à profit tous les instans que Louis XVI. nous laissoit, nous le punissions de son indolence par

le commerce le plus abominable, ſans même prendre la peine de le cacher.

Par fois le Comte d'Artois ſe réuniſſoit à nos orgies libertines; mais je craignois infiniment ſon approche; ce vigoureux *joûteur* alloit bon jeu, bon argent; & ſans certain manége dont la Polignac m'avoit donné la connoiſſance, la Famille Royale auroit été conſidérablement augmentée.

Les eſpérances que le François concevoit d'une amélioration dans l'adminiſtration générale, le rendoient à ſes occupations ordinaires, & les nouveaux matériaux que je lui fournis lui inſpirerent ces couplets qui me furent directement adreſſés.

CHANSON.

AIR : *Eh! mais oui-dà, &c.*

OR, écoutez l'hiſtoire,
Que je vais raconter;
Elle eſt facile à croire,
Il n'en faut pas douter :
Eh! mais oui-dà,
Comment peut-on trouver du mal à ça. (*Bis.*)

NOTRE lubrique Reine,
D'Artois le débauché,
Tous deux ſans moindre peine,

Font ce joli péché.
Eh ! mais oui-dà, &c.

CETTE belle alliance
Nous a bien convaincu,
Que le Grand-Roi de France,
Eſt un parfait cocu.
Eh ! mais oui-dà, &c.

POLIGNAC, cette gueuſe
Vomie par les enfers,
D'une main odieuſe,
Sert ces crimes divers.
Eh ! mais oui-dà, &c.

Ces couplets augmenterent la rage que j'avois conçue contre le François, & dès lors je jurai ſa ruine.

Le moyen étoit facile, le Miniſtere annonçoit, depuis long-temps, la ruine que j'avois méditée, il ne falloit plus que la circonſtance, elle ne tarda pas à arriver. Le François accoutumé aux vexations, préſageoit peut-être les événemens qui viennent de ſe réaliſer ; donc, il ne falloit plus que l'éclat, & cet éclat formoit mon bonheur.

Mon époux ſommeilloit ſur la garantie des apparences, pendant ce temps le crime veilloit, & c'eſt alors que j'eus occaſion de connoître au juſte ce qu'étoit le François.

Les Princes du Sang Royal, iſſus de la branche des Bourbons, avoient donné maintefois des preuves d'un caractere patriote & d'un amour populaire, mais je les conſiderois comme autant de girouettes que le moindre vent faiſoit mouvoir à ſon gré.

Rien n'étoit auſſi facile que de m'emparer de leurs idées, d'en ordonner l'adminiſtration.

Pendant ce temps je continuois à ſouffrir du caractere bouillant, impétueux & jaloux de la Ducheſſe de Polignac, dont l'excès étoit monté au point que je le trouvois inſoutenable. J'étois donc partagée entre le deſir de ſatisfaire mes inclinations ſecrettes, de trouver les moyens ſûrs de faire tenir à l'Empereur les fonds énormes dont il avoit le plus grand beſoin, & de m'aſſervir les Princes du Sang, ainſi que quelques autres Créatures, en flattant leur ambition.

Il falloit être ce que j'étois réellement, pour parvenir à exécuter ces grands mouvemens, fourbe, diſſimulée, & quelque choſe de plus. Je réuniſſois ces diverſes qualités ; chaque jour la férocité & la haine pour le François prenoient de nouveaux dégrés dans mon ame : ces deux exécrables ſentimens me dictoient mes actions, auſſi celles que je tranſmis depuis à la poſtérité formerent un tiſſu de crimes qui effraya l'univers.

Mon cher d'Artois, ſans être jaloux de la concurrence, me prodiguoit toujours ſes ſoins, j'avois étudié ſon cœur & ſurpris tous ſes ſecrets; il ne lui étoit plus poſſible de diſſimuler avec moi, & je n'ignorois pas la haine cordiale qu'il partageoit avec moi contre mon époux, & c'étoit de ma part un grand coup de parti que de l'aſſocier à mes abominables manœuvres.

J'entrevoyois déja, dans l'avenir, l'exécution de ces iniques projets, & je n'y pouvois penſer, ſans que la ſatisfaction ne brille ſur mon viſage, une politique raffinée me ſervit encore, & m'engagea à ménager la turbulente Ducheſſe, dont les intimes fréquentations, avec ceux qui m'étoient néceſſaires, m'y démontroient viſiblement le danger qu'il y auroit eu pour moi de la contrarier.

D'Artois, dont je rafolle toujours, tout éloigné qu'il eſt, &, pour ainſi dire, perdu pour moi; malgré l'eſpérance que je conſerve encore de le revoir triomphant de l'échec qui lui eſt arrivé; d'Artois, dis-je, forma le complot de la ligue infernale dont on a vu éclore les pernicieux effets. Je lui en attribuai les avantages du ſuccès, en lui cachant très-ſoigneuſement l'intention que j'avois qu'il appartînt fermement à Joſeph II.

Intimement convaincu, malgré *mes fréquens écarts*, qu'il avoit procuré la naiſſance à l'hé-

ritier de la couronne, il se pénétroit de douleur en songeant qu'il avoit lui-même donné ce nouveau moyen de mon exclusion au Trône (1). Ce fut bien pis encore, au moment où le Duc de Normandie vit le jour. Je vis couler de ses yeux des larmes de rage. Dès cet instant, nous mîmes les fers au feu avec plus d'ardeur, nous réunîmes le plus affreux des *Triumvirs*, & nous jurâmes, dès-lors, la destruction du François, & la ruine totale de la France.

Restoit à s'assurer de ceux que nous comptions sûrs, & qui ne se sont point en effet démentis, nous ne tardâmes pas à former cette horrible confédération ; mais contrariés par des événemens auxquels nous ne nous attendions pas, nous nous trouvâmes obligés de remettre à un autre temps l'époque du grand coup que nous voulions porter.

---

(1) Je m'apperçus bien de ce caractere dénaturé, lorsque je dis à cet aimable Prince : *ah! cher d'Artois, ton petit Dauphin* (ce que j'ignorois encore) *me donne des coups de pieds dans le ventre : & moi au cul, me répondit-il, ma très-chere :* mais f...., *patience, nous saurons bien l'envoyer avec les autres.*

CHAPITRE VII.

Les Parlemens en jeu. Effronterie du cher Comte. Balourdiſe de Monſieur. Barbarie d'un Commandant du Guet de Paris.

CE n'étoit pas encore la ſcélérateſſe que nous avons montrée depuis qui animoit nos projets ; nous raiſonnions alors nos moyens, & le Parlement, ſur lequel nous avions le plus compté, fit avorter, par une réſiſtance inattendue, les commencemens de notre entrepriſe.

Le plus imbécille des édits avoit été dicté à Louis XVI, & nous avions droit d'eſpérer que ſon enregiſtrement le rendroit odieux à la Nation. Dans cette circonſtance, le Parlement ſe montra dur & intraitable. Ce Corps politique, preſſentant déjà qu'il alloit ſe couvrir de l'indignation publique, refuſa net, &, par cet acte d'un courage diſſimulé, croyoit faire oublier au Peuple les lâchetés auxquelles il avoit conſenti précédemment.

La ligue, étonnée de cette fermeté, crut d'abord qu'elle n'étoit que feinte, & engagea *le Lion* à montrer les dents à cet Aréopage ridicule : alors les Pariſiens ſe mutinerent,

inveſtirent le Palais, & nous étonnerent par leurs tranſports.

Au fond de ſon Palais Louis, ne faiſant que ce qu'on lui faiſoit faire, ſe repoſa ſur d'Artois du ſoin de l'enregiſtrement, & le beau-frere commença, à cette époque, à donner des preuves barbares de ſon caractere féroce & ſanguinaire.

Auſſi poltron qu'à Gibraltar, ce fut en cette qualité qu'il ſe montra. Jurant comme un Energumene, il monta le grand eſcalier bouillonnant de rage, ſes yeux étincelloient du feu de la deſtruction; mais la peur ne tarda pas à glacer ſes eſprits, & ce fier héros, capable tout au plus d'inſpirer de la peur aux lievres, en deſcendit l'oreille baſſe, trop heureux d'éviter le coup que lui préparoit une main hardie, & de regagner ſeul ſa voiture, ſes Gardes l'ayant abandonné à la place Dauphine.

A ſon retour à Verſailles, il déclara au Très-Débonnaire Louis qu'à l'avenir il pouvoit ſe charger lui-même du ſoin dangereux de faire exécuter ſes volontés, & Monſieur, qui n'étoit regardé qu'avec bonté de la part de ce Peuple ombrageux, voulut bien ſe prêter à appaiſer ce trouble que nous commençions à appréhender.

Il fut applaudi par les Pariſiens bénévoles, qui, ne s'en rapportant jamais qu'à l'apparen-

ce, jugeoient bons tous les porteurs de *bonne figure.*

Le Noir, ce scélérat, ce tyran Despote, nous étoit vendu, & exterminoit ministérielle-ment tous ceux qu'il pouvoit exterminer; mais ces infernales opérations n'alloient point assez vîte au gré de sa fureur, & malgré les fréquentes liasses de lettres de cachet que nous avions grand soin de lui faire tenir, il trouvoit qu'il restoit encore trop de Parisiens. Son enthousiasme destructif nous plaisoit infiniment, & nous savions l'encourager en donnant carte-blanche à tous les forfaits qu'il voudroit opérer.

Le Chevalier Dubois, son infâme Agent, secondoit de son mieux les vexations de *l'Empereur des Mouchards*; mais en vrai guerrier, il condamna la lenteur du travail du cabinet, & opéra beaucoup plus vîte avec la poudre & le plomb.

Tel fut le signal de l'alarme & le mobile des événemens arrivés. Depuis le peuple se révolta, brûla les corps-de-garde, &, au risque d'être inhumainement fusillé, contraignit ceux qu'il soupçonnoit être d'un parti contraire à ses interêts à ployer le genou avec respect devant la statue d'un Monarque adoré, dont la vue arrachoit des larmes & excitoit des regrets amers en comparant la différence des regnes.

Ce Dubois, cet exécrable ſatellite, ce déteſtable ſuppôt de la tyrannie, vit promener ſon effigie dans les rues de Paris, auſſi ignominieuſement que celle de ce fuiſſe que *l'aveugle ſuperſtition* brûloit toutes les années, rue aux Ours, quartier St. Martin.

Indépendamment de cette promenade, le réſultat fut d'accrocher ce ſimulacre à une vile potence en compagnie de quelques autres auſſi abjects.

Je voyois avec un ſingulier plaiſir ces révolutions qui commençoient à faire naître la diſſenſion, & à préſager la réuſſite que nous ambitionnions. Les coups de fuſil que le *Généraliſſime des troupes à pied du Pavé de Paris* fit diſtribuer à droite & à gauche firent retentir à nos oreilles les plus agréables ſons; & le ſang François, offert en holocauſte à l'ariſtocratie que nous méditions, en aſſuroit la durée infaillible.

Monſieur parvint donc à pacifier les affaires, & donna, en cette occaſion, des témoignages aſſurés de ſa puſillanimité; il reçut, avec le ſourire que nous lui connoiſſions, les expreſſions de la bienveillance, & parvint à ranger avec candeur les affaires nationales un peu plus qu'elles ne l'étoient.

Rien ne pouvoit mieux flatter nos deſirs que ces actes révoltans de la tyrannie; mais

malgré

malgré la ſatisfaction qu'elle nous inſpiroit ; nous ſentîmes la néceſſité de la circonſpection & le danger de trop nous montrer. Nous en demeurâmes-là, bien réſolus de profiter des premieres occaſions. La fermentation étoit à ſon comble ; trop de précipitation pouvoit nuire & renverſer de fond en comble l'édifice de notre nouvelle Monarchie. Je profitai donc de cette treve néceſſaire pour me livrer à un autre genre d'occupations.

CHAPITRE VIII.

Autre perſonnage. Coquin diſgracié. Nouveaux embarras. Conférence ſecrette. Expoſition de complots atroces.

JE crois m'être aſſez fait connoître pour qu'on ne doute plus du caractere & des mœurs de la Reine de France ; j'en ai cependant de nouvelles preuves à donner ; elles convaincront que je devenois ſucceſſivement l'eſclave du crime, & que les plus grands forfaits ne me coûtoient rien. A la Cour de France chacun a ſa marotte. Tout comme un autre j'avois mon Pantalon, & l'élégant Marquis de Bievre, ce charmant poliſſon, diſtributeur de Calembourgs & d'Epigrammes faites à loiſir, devint mon Sapajou.

C'eſt bien une belle choſe que l'eſprit, bien préférable, ſans doute, au génie & aux connoiſſances ; quand j'eus adopté ce frivole Marquis pour *Préſident* de mon Bureau, tout ſe réunit pour en former les Membres, on ne parla plus qu'en Calembourgs, Edits, Lettres-Patentes, Arrêts du Conſeil, Déclaration du Roi, Impôt territorial, tout étoit calembourg juſqu'à la Majeſté Royale.

J'élevois aux nues ce Mirmidon Littéraire ; & à force de ſoins, de prévenances je le conduiſis où j'avois conduit tant d'autres ; c'eſt-à-dire, au voluptueux boudoir du petit Trianon, & le ſerrant dans mes bras, je le convainquis que la foi conjugale, & que le reſpect dû au Roi de France étoit de même un vrai Calembourg.

Mes projets paroiſſoient enſevelis dans l'ombre du ſilence. Je n'y penſois plus que légerement, lorſque l'agréable *Calembourdier* m'en fit un à commandement, dont l'interprétation me parut plus ſûre & plus agréable que l'oracle de Calchas.

Je portois ce jour-là des pantouffles vertes, & dénuées de tous agrémens. Allons Marquis, lui dis-je, eh ! vîte un Calembourg ? Sur qui ? ou ſur quoi ? Eh ! mais ſur mes pantouffles. Volontiers, le voici. *L'Univers eſt à vos pieds.* Il n'y eſt pas encore, m'écriai-je, mais il y ſera. Il fut un temps qu'une profonde hypocriſie aveugloit le François ſur le compte de mes vertus, leur tendreſſe me promettoit le ſuccès de cette prédiction ; en levant le maſque, je fis changer cette réſolution. Mais je n'y renonçois pas ; & puiſqu'il m'étoit impoſſible de continuer cet aveuglement, ce ſera par des moyens plus funeſtes, que je ſaurai confirmer la *Centurie* de mon bel aſtrologue.

J'ai déjà dit que Calonne ne fourniſſoit plus aux appointemens comme par le paſſé ; j'avois beau me plaindre ; il n'y avoit plus de reſſources ; il n'en exiſtoit aucunes : comment pouvoit-il en fournir ? Déſolée de ce contre temps, il devint l'objet de ma haine, & le ſacrifiai. L'horrible *déficit* que nous avions fait naître, fourniſſoit les plus violens murmures. Avec les Citoyens Patriotes, je feignis d'en être ſcandaliſée ; mais jugeant bien que je ſerois compromiſe par la publicité de ſes pratiques odieuſes, & ſachant combien il devenoit important pour moi de le faire ſauter, je le fis avertir ſecrétement du danger qu'il couroit à reſter en place ; il ne tarda pas après pluſieurs diſcuſſions ſur ſon adminiſtration à s'éclipſer & à fuir à Londres, où j'entretins avec lui une correſpondance qui me devenoit néceſſaire.

Il m'importoit fort peu qu'un coquin de ſa trempe ne fût plus en place, puiſqu'il m'y auroit été inutile ; mais les embarras augmenterent, ainſi que mes diſſipations continuelles & mes exceſſives prodigalités que j'étois bien éloignée de vouloir diminuer. J'enrageois de toute mon ame que les fortunes Françoiſes ne fuſſent pas en ma diſpoſition.

J'entrevoyois avec délices le moment où ce miracle s'opéreroit ; mais je n'en étois pas

moins contrariée dans toutes mes idées, l'Empereur me harceloit, ſes finances totalement épuiſées ne lui laiſſoient plus que l'odieuſe reſſource que nous avons employée avec tant de ſuccès : *voler ſon Peuple.*

Brienne, cet Archevêque impie, fourbe & hypocrite, vint à ſon tour manier les Finances. Quel homme ! ſon adminiſtration prouva bien tout le ridicule du choix qu'on en avoit fait. Egoïſte *comme un Prêtre*, nous ne pûmes réuſſir à lui faire completter la calamité publique entre notre faveur ; le coquin, ſans s'embarraſſer de nos menaces, ne voulut travailler que pour ſon compte, & nous força, le cher beau-frere & moi, à recourir lâchement au vol pour alimenter notre infame cupidité du reſte médiocre des deniers Royaux.

Louis XVI, dont la confiance étoit ſans bornes dans les Miniſtres à notre dévotion, ſe repoſoit entiérement ſur eux des grands travaux des affaires de ſon Conſeil : ſignant aveuglément les ſottiſes & les horreurs auxquelles nous donnions une forme ſpécieuſe. De temps à autre, il s'informoit ſi ſon Peuple étoit heureux, on preſſa la réponſe. Aucuns de ſes juſtes murmures ne parvenoient juſqu'à lui, & les impudentes affirmations de nos viles Créatures redoubloient ſa tranquilité ; renfermé dans ſon cabinet des heures entieres,

il s'amuſoit à des niaiſeries, ou dormoit ſur la ſécurité où nous l'avions plongé, & où nous avions grand ſoin de l'entretenir. Sur l'article de *l'argent* ſeul, il étoit intraitable. Son extrême économie étoit dégénérée en avarice, & ſa maxime favorite étoit que chacun dans ſon Royaume, *même lui*, devoit ſe contenter du néceſſaire. En nous aſſerviſſant à cet idiôme bizarre, toute la Maiſon Royale auroit formé le plus joli ménage Pariſien, & nous aurions mangé tous à la même table, comme les plus épais Bourgeois. Il faut en convenir, ces unis ſoupers de famille auroient été quelque choſe de bien plaiſant.

La néceſſité, la dure néceſſité nous conduiſoit cependant à exécuter les royales volontés de mon époux. Nous frémiſſions de rage en ſongeant qu'il exiſtoit en France des particuliers infiniment plus riches que nous, & qui, par des concuſſions inouies avoient acquis le titre de Millionnaires.

Nous eûmes d'abord recours à quelques-unes de ces ſang-ſues, & nous fîmes des emprunts.

Le ſieur *Pinet*, entr'autres, jouiſſant d'une fortune conſidérable, nous fut d'un merveilleux recours; nous en tirâmes des ſecours conſidérables, & nous garnîmes ſon portefeuille de *faux*. Précautions qu'en ce temps

nous n'eussions pas prises, si nous avions prévu la *tournure* des affaires, & sa mort tragique dont nous pouvons de bonne foi nous déclarer les auteurs.

Ce manége, si digne de nous, & que la postérité auroit peine à croire, dura quelques années : nous pressurions les bourses de ces agioteurs de fortunes, & nous leur donnions en échange des sommes immenses que nous en tirions, *des sourires engageans*, *des coups-d'œil flatteurs*. Ces paiemens faciles à faire pour des gens qui craignent peu de se compromettre, étoient réservés pour ceux qui mendioient bassement notre faveur & notre protection; pour ces sauvages qui ne s'attachent qu'à la réalité, & qui ne traitoient avec nous que dans l'espoir de décupler au moins les sommes prêtées : nous les induisions *royalement* en erreur. C'est une œuvre méritoire de châtier l'avarice en y ayant recours.

Ces petites expiégleries furent reconnues de la plûpart, qui s'en plaignirent avec aigreur. Alors le Noir & Compagnie venoient à notre secours; la lettre de cachet se lançoit; le plaignant faisoit un tour à la Bastille ou ailleurs; le porte-feuille se trouvoit en la puissance de notre Associé le Lieutenant de Police, les effets nous rentroient, & de cette maniere, nous commercions sans crainte.

La vérité n'eſt pas tellement enſévelie au fond d'un puits, que par fois elle ne ſe montre ; ce torrent d'iniquités groſſiſſoit tous les jours : bientôt les reſſources furent entierement perdues.

Nous tînmes conſeil alors ; car enfin il nous falloit de l'argent à tel prix que ce fût, & s'il eût ceſſé d'exiſter en France, nous en euſſions été chercher au centre de la terre : c'eût été notre dernier moyen.

Le cher beau-frere, fertile en expédiens, m'en ſuggéra un qui ne m'étoit jamais venu dans l'idée, & qui nous fut très-avantageux ; il me fit obſerver l'aſcendant que j'avois ſur mon bénin d'époux, à *l'intérêt près*. Sa tendreſſe pour moi, un des foibles qu'on ait juſqu'alors à lui reprocher. Depuis, que l'ivreſſe de mon libertinage m'avoit éloignée de lui, ſoit chagrin, ſoit goût particulier, le Roi avoit contracté l'habitude de relâcher de ſon économie en faveur de la bonne chere. Le vin ſur-tout commença d'avoir des attraits pour lui ; & les ivrognes conviendront avec moi, que les premieres atteintes que cette paſſion livre aux individus qui s'y attachent, ne tardent pas à redoubler.

Le Monarque François buvoit donc de temps à autre : dans ces momens bachiques, ſon amour redoubloit. Alors je lui aurois

fait ſigner l'abdication de ſon Royaume; & fidele à ſes engagemens, lorſqu'on pouvoit lui prouver que ſa ſignature n'étoit pas ſuppoſée, nous réſolûmes d'employer ce favorable moyen pour lui extorquer.

Je ne pouvois guere réuſſir dans ce louable projet, qu'en me rapprochant de lui & en flattant ſa manie. Rien ne pouvoit lui plaire davantage : je le vis complaiſamment ; je carreſſai ſon penchant, & nous bûmes enſemble. J'apportai cependant le plus grand ſoin à redoubler la doſe à ſon égard; & quand je le voyois au point où je le deſirois, j'employois les larmes, les prières, je prenois la plume, lui conduiſois la main, & le nom de LOUIS, que je lui faiſois tracer, me mettoit en poſſeſſion d'un *bon de caiſſe* des plus conſidérables, que je partageois enſuite loyalement avec d'Artois, comme auteur de l'invention.

Alors, le Brienne ceſſa d'être farouche & commença de comprendre, comme Calonne, qu'il ne jouiroit ſans crainte du fruit de ſes larcins, qu'en conſentant au partage. Ces *bons* le firent trembler, & raſſurerent cependant ſa conſcience, qu'on ſait aſſez *timorée*. D'ailleurs la ſignature du Roi, devenoit pour lui un titre légitime de juſtification, en cas d'événemens. Les fonds recommencerent donc à rentrer.

Il paroiſſoit très-étonnant à mon cher époux, que j'euſſe redoublé d'ardeur au moment où il paroiſſoit le moins y compter ; mes tendres attentions pour ſa Perſonne ſacrée lui donnerent de l'ombrage, & mon affectation à le faire écrire chaque fois que je le voyois en bonne diſpoſition, ne contribua pas peu à augmenter le ſoupçon que mes careſſes n'étoient pas naturelles. Il réſolut de vérifier ſes conjectures ; je fus priſe à la feinte, que pour la premiere fois de ſa vie, ſans doute, il mit en uſage. Les *bons* ceſſerent : Brienne fit un ſaut pour paſſer au Miniſtere d'Etat, & nous fûmes encore une fois dans la criſe.

Nous jugeâmes alors qu'il étoit grandement temps de ſe réunir pour conſommer l'entrepriſe exécrable, qui avoit avorté lors de la cataſtrophe du Palais de Juſtice. D'Artois bornoit ſes occupations à railler les mécontents. Lorſque je lui communiquai que je ne pouvois plus compter ſur l'effet de mes attentions pour Sa Majeſté, à l'effet d'en obtenir, ce que modeſtement nous nommions *nos beſoins* ; il ſe rendit à mon avis, & s'employa dès ce moment à jetter les fondemens de la plus déteſtable *ariſtocratie*.

La Ducheſſe de Polignac qui perdoit & regagnoit alternativement ma confiance, jouiſſoit à cette époque de ma tendreſſe ; & connoiſſant juſqu'à quel point elle ſeroit utile à nos per-

nicieux deſſeins, je l'accablai de faveurs : elle fut abſolument initiée.

Nous la lâchâmes après les Princes, & cette lubrique courtiſanne employa tout pour ſe les attacher ; il lui en coûta peu pour ſe proſtituer : l'habitude en étoit contractée depuis long-temps, & la force de la vérité m'engage à lui rendre un éloge qu'elle mérite à ſi juſte titre. C'eſt qu'une fois en poſſeſſion de ſes ſecrêts appas, il étoit impoſſible de lui rien refuſer. J'en ai quelquefois fait la dure épreuve.

Elle ne tarda donc pas à amener à nos comités ſecrêts, non-ſeulement les Princes du Sang Royal, mais encore les Nobles Seigneurs de France, quelques Membres épars du Clergé, *des lâches obligés*, & par ſon moyen, nous fimes une admirable recrue.

Nous commencâmes alors nos conférences, & à huis-clos nous formâmes le plus horrible plan.

D'une voix unanime, je fus nommée chef de cette affreuſe conſpiration. D'Artois mon Lieutenant ; la Polignac, mon Aide-de-Camp ; Condé, Conti, Bourbon, nos Conſeilliers ; & le reſte opinants. Les Articles de ce projet ſont trop intéreſſans, pour les paſſer ſous ſilence, je vais en donner le détail, ſuivant l'ordre qu'ils ont été dreſſés.

ARTICLE Ier.

Le plus horrible ſerment que la rage puiſſe

inventer, ſera prononcé, avant de procéder en aucune maniere aux conventions des faits; & la mort ſuivra de près la plus légere tranſgreſſion.... *approuvé.*

ART. II.

Ayant toujours eu pour le Sang François un horreur invincible, & dans lequel j'aurois voulu me baigner à loiſir, chacun des Membres de cette honorable ligue employera les moyens les plus ſûrs pour en faire couler des flots.... *approuvé.*

ART. III.

Chacun des Colonels ou Commandans des troupes de Sa Majeſté réunira tous ſes efforts pour s'aſſurer des Chefs ſubalternes des régimens en leur puiſſance, ſans cependant leur donner une parfaite connoiſſance de nos deſſeins; afin qu'ils diſpoſent leurs ſoldats à une obéiſſance aveugle.

ART. IV.

Le Prince Lambeſc, ici préſent, s'obligera à nous aſſurer que ſes Allemands, ſur leſquels il a tout pouvoir, nous donneront juſqu'à leurs derniers ſoupirs des témoignages d'une inviolable fidélité.

ART. V.

Nommons pour Généraliſſime de nos troupes, le Maréchal de Broglie; & lui ferons ſur le champ prêter ſerment en cette qualité.

ART. VI.

Ces Articles établis, chaque Prince du Sang Royal, dès cet instant, travaillera de son coté à s'assurer des créatures, & à leur inspirer des sentiments de haine & de fureur pour la Patrie.

ART. VII.

Proscrivons le Duc d'Orléans, comme populaire & rebelle à nos intentions.

ART. VIII.

Comme on ne doit rien décider à la légere, remettons à la pluralité des avis secrêts de notre comité particulier, à prononcer sur les personnes qui ont en main l'autorité Royale.

ART. IX.

Le Comité général se tiendra chaque semaine, & le particulier toutes les nuits, en le changeant de place suivant l'occasion.

ART. X.

Il sera prononcé un serment solemnel, qu'au premier signal de la destruction il ne sera épargné personne, sans distinction de parents, amis ou autre considération particuliere; nos amis exceptés.

Ces articles confirmés par la voie du serment, je ne m'occupai plus, ainsi que mon Lieutenant, mon Aide-de-Camp, qu'à prendre entre nous des mesures particulieres pour disposer du Trône à notre gré, en en écartant les

rejettons, & à nous déterminer de ce que nous ferions de nos complices après l'événement, qui ne pouvoit tarder d'arriver, d'après l'intention que nous avions de confier le Peuple François, ce ſi bon troupeau, à des chiens enragés, en aveuglant le Faſteur juſqu'à l'heure de ſa perte. Breteuil avoit cédé ſa place à l'ambitieux de Brienne : par l'entremiſe de la cabale de la Cour, ce dernier avoit pour Subſtitut à l'Archevêché de Paris, l'imbécille *de Juigné*, connoiſſeur en vins de Champagne, & ſtupide juſqu'à la méchanceté. Necker faiſoit de graves ſpéculations ſur le *déficit*, & prouvoit éloquemment à la Nation qu'il étoit poſſible de le réparer ſans que lui-même en conçût les moyens. *Villedeuil*, notre ame damnée, avoit paſſé de l'Intendance au Miniſtere, avec toute la logique des Richelieu & des Saint-Florentin ; il falloit protéger les uns, détruire les autres : la calomnie, cette exécrable Déeſſe du crime qui préſida à ma naiſſance, nous prêta ſon miniſtere pour exécuter ces abominables forfaits. Dans les intervalles que nous laiſſoient nos importantes occupations, nous aiguiſâmes des poignards, préparâmes des poiſons, & attendîmes avec toute la tranquillité de francs ſcélérats conſommés dans le crime, l'inſtant heureux où devoit ſe repréſenter le ſpectacle horrible dont la jouiſſance avoit tant de charmes à nos yeux.

CHAPITRE IX.

Plaiſirs de Saint-Cloud. Travaux Miniſtériels. Mort préparée. Vie terminée. Et garre la bombe.

A CE moment où la Nation, plongée dans un ſommeil léthargique, gémiſſoit en ſilence ſur ſes pertes, dévoroit ſes chagrins & n'oſoit encore faire éclater ſa douleur, je me repoſois toujours, au ſein de nouveaux plaiſirs, de nos travaux criminels. Il y avoit long-temps que je n'avois viſité mon acquiſition de Saint Cloud; & conſommé des ſacrifices à l'amour dans ces voluptueux boudoirs conſtruits à tant de frais, & pour me ſervir de l'expreſſion Pariſienne, *du plus pur ſang des malheureux.* Je réſolus d'ajouter à ma barbarie, en travaillant à la cimentation de nos complots odieux, dans ces riches appartements que l'élégance a décorés.

A cet effet je voulus préparer ces entrevues en y donnant des rendez-vous à mon Adjoint en plaiſirs & en cruautés; à ce titre, chacun dira que c'étoit au cher beau-frere : oui, ſans doute, on ne ſe trompe pas. C'eſt directement le cher beau-frere que j'introduiſis dans

ce ſéjour enchanté, & que je renouvellai avec cet Adonis, modelé ſur le corps d'Hercule, ces poſtures raviſſantes qui m'avoient tant de fois plongée dans le délire. J'avois quelquefois joint la Ducheſſe de Polignac à ces ſéances luxurieuſes : à ces voyages elle fut de toutes les parties ; actrice de toutes les ſcènes libertines ; nos trois corps entrelaſſés formoient les groupes les plus rares & les plus intéreſſants. Enervés par nos plaiſirs, épuiſés de fatigue, nous n'y faiſions treve que pour inſulter à la miſere publique & boire à long traits dans la coupe du crime. Le breuvage qui la rempliſſoit, nous préſageoit que bientôt, à l'exemple de Caligula, nous y boirions le ſang François, & dans leurs propres crânes ; raffinement barbare dont l'antiquité nous a donné plus d'un exemple.

Les cruautés de Néron, Scilla, Louis II, Louis XIII, n'approchent pas de celles que nous méditions au milieu de ces infâmes proſtitutions. Nous liſions d'avance, dans l'avenir, les horreurs, l'incendie, le ſacrilege, le viol, l'inceſte, le parricide, la profanation, les touchants récits qu'on en feroit. Nous repaiſſions nos yeux d'une Patrie livrée aux flammes, des corps ſanglants & déchirés ſe préſentoient à nos regards, les peres & meres égorgés, les fils impitoyablement maſſacrés,

les

les filles à qui la fureur du Soldat n'auroit laiſſé qu'un reſte de vie pour déplorer le raviſſement de leur pureté, les plus beaux édifices réduits en cendre, un Royaume fondé par la ſcélérateſſe, le deſpotiſme & la cruauté ſur les ruines d'une Monarchie détruite de fond en comble!..... O France, tel étoit le ſort qui t'attendoit & l'eſſence du complot que nous formions au ſein de la débauche.

Necker, ce Miniſtre adroit, ce zélé réparateur des Finances, nous refuſoit toujours le néceſſaire, comment faire en pareil cas? L'éloigner, me paroiſſoit ainſi qu'à toute la confédération le parti le plus prudent; mais *Louis*, ce cher mari, cette *idole* de la Nation, ſe refuſoit à cet acte de politique. Je connoiſſois le caractere de ce *bon Roi*, ſimple, facile à ſéduire, religieux : or, il falloit ſe ſervir des armes que nous avions contre lui; employer le manteau de la Religion, me ſembloit le moyen le plus utile & c'eſt ce que je fis.

J'ai déjà déſigné M. de Juigné comme l'être le plus ſot, le plus imbécile que je puiſſe rencontrer, mais comme de pareils perſonnages ſont ſouvent très-*entêtés*, difficiles à dompter, c'étoit riſquer beaucoup que de vouloir l'admettre à nos conférences; cependant la néceſſité l'exigeoit abſolument, & les confédérés ſouſcrivirent à ſon admiſſion.

Il falloit porter le grand coup, avant que de rien entreprendre ; de ce grand coup dépendoit la réuſſite : la France avoit un Dauphin, & de telle maniere que les choſes euſſent tourné, l'héritier préſomptif du Trône y avoit un droit excluſif. Or, il étoit important de l'exclure, la mort ſeule pouvoit opérer cette grande œuvre ; il fallut bien s'y réſoudre.

Je l'ai déjà dit, je connoiſſois parfaitement la recette de Catherine de Médicis, je ſavois à quel dégré on pouvoit diſpoſer de l'exiſtence, & prolonger ou abréger la deſtinée, ſuivant la circonſtance.

Cet *Embrion* Royal gênoit toutes nos manœuvres, & quoique le fils commun des deux freres, le Duc de Normandie exiſtât alors, il étoit important de ſe débarraſſer enſuite de l'autre, la voie étoit ſi facile.

Je mis la main à l'œuvre ; je diſtillai moi-même ces jus apportés de Colchos par la fameuſe Médée (1), ſi communs à Paris, dont la *Brainvilliers* a fait uſage, & qui me garantiſſoient le ſuccès de mon entrepriſe.

La conſtitution du Dauphin ſecondoit mes vues ; foible & languiſſant, ne reſſemblant en aucune maniere à ſon pere, que toute la France

(1) Empoiſonneuſe au premier chef.

connoît par la diverſité de ſes aventures, tant avec la *Contat* qu'avec *Duthé* & mille autres proſtituées de cette eſpece.

Rien ne pouvoit mieux faciliter mes deſſeins ; j'adminiſtrai d'abord une légere doſe, afin de n'avoir rien à me reprocher ; je vis alors quelles précautions j'avois à prendre par le ſuccès de cette premiere tentative.

Le Peuple, aux premieres annonces de la maladie, commença, ſuivant ſa maniere, à raiſonner ſur les cauſes ; mais les effets ne pouvant s'en démontrer, on juge bien que je paſſai outre ; je redoublai la *potion*, & de ce redoublement, ſuivit ce que nous attendions depuis long-temps, la mort du *préſomptif*.

Il mourut donc enfin ; le deuil ſe prit, c'eſt l'uſage. Je n'en continuai pas moins à ſuivre mon plan : je riois en moi-même des conjectures qu'on en pouvoit tirer ; ce n'étoit au fait qu'un apperçu d'homme de plus dans l'autre monde.

Le petit frere de Normandie exiſtoit comme je l'ai dit ; mais celui-ci ne nous gênoit pas pour le moment. Il étoit encore trop jeune pour qu'on en puiſſe concevoir de l'ombrage ; d'ailleurs il étoit toujours temps.

CHAPITRE X.

La cabale fait de nouveaux progrès. L'imbécile se montre. Un autre suit son exemple. Jusqu'à présent tout est au mieux.

SUivez, ô vous qui lirez ce détail, le tissu de cette trame, & vous tomberez d'accord que sur la terre il n'étoit pas possible qu'il existât un monstre aussi dénaturé que moi. Je faisois consister ma gloire à m'avouer la plus abominable des créatures ; & déjà toute la France en étoit convaincue.

La cabale, ainsi nommions-nous notre exécrable confédération, grossissoit tous les jours, & le moment funeste de l'exécution que nous nous proposions étoit près d'arriver : Ce qui le retardoit, étoit la grande confiance que le Roi avoit au Ministre Necker, il falloit donc l'éloigner ou s'en défaire. Nous procédâmes au premier de ces deux partis, nous réservant de recourir au second, en cas que la premiere tentative soit sans effet.

Le très digne Archevêque de Paris me parut très-propre à jouer un personnage dans cet acte si contraire aux intérêts Français ; nous commençames à nourrir son espoir &

à flatter ſon ambition. Du moment que nous le crûmes au point que nous le deſirions, je me chargeai de lui expliquer nos intentions.

Eh quoi ! dis-je à ce Prélat ; n'eſt il pas horrible que nous ſouffrions à la tête des affaires un homme qui en contrarie les plus juſtes opérations. Aidez nous de votre Miniſtere : la Religion vous prête des armes. Servez vous-en pour écraſer cette hydre qui nous maîtriſe & qui voudroit nous dévorer : vous ſeul pouvez vous ſervir de l'aſcendant que la foibleſſe du Roi vous donne. Vous le connoiſſez : ſervez-vous de cet extérieur impoſant qui vous ſied ſi bien ; nous oſons tout en attendre : attendez tout auſſi de la faveur & de la protection.

Ainſi embauché, ce Cafard au ton bigot & hypocrite fut trouver mon époux, & ſut le prendre dans un de ces momens qu'il conſacroit par tour à ſa dévotion. Eh quoi ! dit ce ſcélérat, ce tartuffe ; vous êtes Roi, & l'irreligion règne conjointement avec vous ! C'eſt un *athée* qui, ſous le nom d'un Roi chrétien, donne des Loix à la France. Quel eſt le but que vous oſez en attendre ? Eſpérez-vous que la Religion, cette conſolation des malheureux, favoriſera cette perverſité ? Craignez, craignez plutôt de voir tomber ſur vous, ſur votre famille & ſur votre peuple,

l'effet de la vengeance du Très-Haut; le voici *votre Dieu*, en lui préſentant un Crucifix, il vous ordonne par ma voix de proſcrire ce mécréant qui perd la Nation, qui vous avilit dans l'eſprit des Français, qui outrage le Catholiciſme dans ſes Saints Miniſtres. Tremblez de ne pas obéir à ſa voix. Je ſuis ſon organe : craignez le ſort de quelques-uns de vos prédéceſſeurs. Dieu eſt bon ; mais ſa miſericorde ſe laſſe à la fin, & ſa vengeance peut vous ſuſciter des *Ravaillac* & des *Jacques Clément.*

Cet inſolent diſcours eut tout l'effet que nous en attendions. Mon époux effrayé de l'incartade de l'audacieux Prélat, crut déjà voir les foudres du Ciel tomber ſur ſa tête, & ne put réſiſter au mouvement de crainte qui le dominoit; il envoya demander le porte-feuille au Miniſtre, & lui fit injonction de ſe retirer ſous vingt-quatre heures.

La fourberie, le bigotiſme, ſervit donc à conſommer cet acte affreux du deſpotiſme & de la rage qui m'animoit. Nous liſions dans l'avenir la réuſſite de nos exécrables complots, lecture menſongere que les circonſtances ſuivantes ont démentie.

Il s'agiſſoit de faire changer de même toute la face du Miniſtère. Nous employâmes la plus baſſe intrigue pour y parvenir, & nous jouî-

mes de la plus douce ſatisfaction d'environner le Roi de fourbes, de ſcélérats & de méchans.

Breteuil, l'infame Breteuil, reparut ſur les rangs; Broglie, cet indigne Maréchal, ce Généraliſſime de nos troupes, lui fut joint; Barentin, ce gredin, élevé à force de baſſeſſes, fut auſſi le Collegue de ces infames Miniſtres : comment pouvions nous craindre d'être trompés dans notre attente?

J'avois d'autant moins lieu de redouter l'événement qui s'eſt réaliſé depuis, que le Roi donnoit moins d'attention que jamais aux affaires. *Foulon*, cet épais maltôtier, l'avoit aſſuré que le bonheur public étoit hypothéqué à ſon Miniſtere. Son gendre, digne à tous égards d'appartenir à ce monſtre, *Berthier*, l'honorable aſſocié de nos forfaits, répondoit au Roi de la tranquillité des Pariſiens & de la félicité générale.

Nos aſſaſſins enrégimentés, campés aux alentours de Paris, étoient diſpoſés au moindre ſignal à fondre ſur le Peuple & à nous débarraſſer de cette canaille abjecte que nous avions en horreur.

La Polignac, cette mégere qui m'étoit ſi fortement unie, mettoit en uſage tous les moyens néceſſaires, & cette mépriſable ennemie du genre humain jouiſſoit d'avance, ainſi que moi, du ſuccès de l'entrepriſe.

D'Artois, mon cher d'Artois, ſe repaiſſoit des charmes futurs de la Royauté. Déteſtant le Roi, il attendoit le grand jour qui devoit le mettre en poſſeſſion du Trône; l'Empereur, de ſon côté, ſoupiroit après l'inſtant heureux qui depuis ſi long-temps étoit l'objet de ſes deſirs. Le glaive étoit ſuſpendu ſur toutes les têtes; *Lambeſc*, ce vil Prince provenu d'une race monſtrueuſe & fertile en traîtres & en aſſaſſins, pouvoit à peine réprimer ſa bouillante ardeur; ſes féroces ſoldats attendoient impatiemment le ſignal de la deſtruction. Il ſe préſentoit à nos regards, & nous voyions avec délices en approcher l'événement; tout étoit au mieux pour nous.

CHAPITRE XI. & Conclusion.

Changement total. Les traîtres tremblent à leur tour. Amant perdu. Faux repentir. Preuve complette de méchancété, de scélérateſſe & d'hypocriſie.

LE moment approchoit où nous allions jouir du fruit de nos peines infernales, & punir les téméraires qui avoient oſé blâmer publiquement mes criminelles amours. D'Artois avoit déjà tenté de porter au Roi le coup mortel, & ce Monarque ne l'avoit évité que par la prudence d'un brave Général (1) prévenu à temps par un de nos Agens. Ce coup heureux aſſuroit notre eſpoir. Mon époux, aux ſombres bords, me paroiſſoit bien mieux que ſur le Trône; & ſi quelque choſe eût manqué à mes deſirs, c'eût été de l'y conduire moi-même en la compagnie de l'inſouciant Monſieur, de ſa chere épouſe & de mon autre bégueule de belle-ſœur.

(1) Le Comte d'Eſtaing, ſi connu par ſon zele Patriotique, & dont les fautes ne ſont applicables qu'à ſes Commettans.

La veille de cette exécution ſanguinaire, je jouiſſois de tous les charmes de l'eſpérance; j'en ſavourois les délices dans les bras du beau-frere & de *ma bonne* de Polignac, quand l'imprudent *Lambeſc*, ou plutôt la Providence qui vouloit arrêter le cours de nos barbaries, vint au ſecours d'un Peuple que nous voulions détruire.

Ce lâche bourreau national, auſſi cruel que nous, mais moins politique, porta le premier coup, & par cette imprudence, mit obſtacle aux ſuccès de notre crime. Le malheureux, que n'eſt-il au fond des enfers! C'eſt ce lâche qui eſt cauſe que je ſuis condamnée à une honte éternelle & à l'ignominie, à moins que le ſort heureux ne renoue ce tiſſu d'abominations & ne nous replace au haut de la roue de fortune, d'où la promptitude de ce coquin nous a fait deſcendre.

Repréſentez-vous, François, l'excès de ma rage lorſque j'appris que vous aviez pris les armes. Je vomis les plus affreuſes imprécations contre l'Etre Suprême qui ſe déclaroit le protecteur de vos jours. Oui, ſi je n'avois conſulté que les tranſports qui m'animoient en cet inſtant, armée d'un triple poignard, je me ſerois miſe à la tête des Troupes étrangeres vouées à nos volontés, & j'aurois porté la mort dans votre ſein.

Mais, ô Ciel ! nos revers ſe multiplient ; quelles affreuſes nouvelles ! Eh ! quoi ! les Pariſiens ſont autant de Céſars & de Brutus ; la Baſtille eſt conquiſe ; vous avez déchiré ſon impitoyable Gouverneur, & commencé ſur les exécrables Agens de ma fureur, les actes de votre vengeance.

Vous avez proſcrit ma tête. Eh bien, François ! je vous la porterai, non dans cet inſtant où le reſpect imbécile que vous avez pour vos Rois enchaîneroit votre bras ; mais quand j'aurai mis le comble aux atrocités que je me propoſe, quand j'aurai détruit la plus grande partie de vous par le poiſon, puiſque le fer ne l'a pas pu faire. Oui, comme une autre *Jézabel* & ſemblable en tout à cette femme impie & meurtriere, à cette Reine barbare & ſacrilége, je veux me faire un nom à force de forfaits, & duſſai je expirer comme ce monſtre exécré de la nature entiere, & mes membres palpitants être dévorés par les chiens ; ſi j'ai pu faire tout le mal que je vous ſouhaite, mon dernier ſoupir ſera une action de graces que je rendrai aux furies qui m'inſpirent.

Que mon époux tremble lui-même en liſant cet expoſé de mes ſentiments, je l'abhorre & le déteſte ; oui, c'eſt par lui que je veux commencer une nouvelle carriere de ſcélérateſſe, la main de d'Artois, de mon

amant, oui de mon amant; car je me plais à l'avouer, je m'en-glorifie aux yeux de l'univers. Sa main, dis-je, ne m'a pu délivrer d'un tyran que je hais; je le commettrai cet attentat, & ſi j'épargne mes enfants, c'eſt en faveur de leur naiſſance. Le ſang de d'Artois coule dans leurs veines; ô mes enfants, apprenez le ſans en rougir, vous êtes les dignes fruits de l'amour.

Comment pourrois-je parvenir à conſommer ce grand ouvrage? ô Megère, inſpire-moi..... Ah! ton génie ſe communique, je le ſens aux tranſports qui m'enflamment & m'animent; voici donc comment je m'y prendrai, en continuant de vous abuſer.

D'Artois partit & m'embraſſa les larmes aux yeux: je le chargeai de mes vœux pour l'Empereur. Je perdis en un clin-d'œil, favorite, amans, en un mot, mes plus cheres créatures; le Roi revint triomphant de la *Boucherie de l'Hôtel-de-Ville de Paris*, où je le vis aller avec ſatisfaction, malgré mes larmes feintes pour l'en empêcher. Il reçut ſur ſon paſſage les témoignages de l'amour du Peuple pour ſa perſonne, & de ſon exécration pour moi; j'eſſuyai ſes reproches avec les dehors affectés d'un faux repentir.

La Comteſſe d'Artois me reprocha vivement d'avoir conduit ſon mari à ſa perte, je pleurai

ſur cette ſuite d'égarements, mes larmes parurent celles de la contrition; elles étoient celles de la rage.

Necker revint, qu'on ne s'imagine pas que je le revis avec douleur, non il eſt maintenant en ma puiſſance cet objet de ma haine; le moment de ſa perte approche, & les précautions que ſa Béate d'épouſe prend pour l'y dérober ſeront vaines.

Je jouai donc l'hypocrite, & affichai tous ce qui caractériſe la duplicité. Je vous écrivis ſots Pariſiens. Je cherchai à pallier mes torts en les rejettant ſur les conſeils & l'imprudence; dupes ou non, de la validité de mes expreſſions, je ne me fis pas moins honneur de ma réſignation; mais jugez de la fauſſeté de mon cœur.

Vous vous croyez en ſûreté, parce que votre breve juſtice à fait fuire les Princes que vous traitez d'Ariſtocrates. Vous dormez en paix ſur la foi de vos diſtricts; mais craignez pour l'inſtant de réveil.

Paris manquoit de pain. Le Roi par un ſacrifice généreux qui lui eſt ordinaire, défendit le jour *de Saint Louis, autre benêt qui mit la France à la mendicité, pour aller en Capucin à la Paleſtine* : le Roi défendit de faire jouer les eaux & de la prodiguer, comme plus néceſſaire à l'exercice des moulins. Moi je les

lâchai à Saint-Cloud, non comme auſſi néceſſaire, mais dans le ſeul deſſein de le contrarier.

Le bruit courut que la fête ordinaire de ce Temple de plaiſirs n'auroit pas lieu, que je l'avois expreſſément défendue. Ce n'étoit donc qu'imparfaitement que mon ame étoit connue, & les plaiſirs que je me deſtinois faute de pouvoir m'en procurer d'autres.

Au ſein de la miſere & de la calamité, le Peuple pouvoit-il être plus ſenſiblement outragé qu'en le rendant ſpectateur de la ſomptuoſité de cet aſyle où j'ai tant de fois médité ſa ruine, qu'en le faiſant parcourir ces élégants appartements décorés par le luxe & le libertinage, que de lui faire contempler ces lits riches & voluptueux, où le Comte d'Artois a procuré des héritiers à la Nation.

On me l'a rapporté, & je le crois. Les habitants de la Capitale s'y ſont tranſportés en foule; ils ont vu ces meubles magnifiques, fruit de mes rapines royales, chacun d'eux étoit témoin muet de ſes malheurs, les larmes couloient de leurs yeux, larmes délicieuſes! vous alimentiez ma fureur!

J'attends tranquillement quelle ſera l'iſſue de tout ceci, & je jouis d'avance en preſſentant que la chance ne ſera pas heureuſe; elle ne ſauroit l'être, le moyen effectif eſt banni du Royaume, & j'en ſuis la premiere cauſe.

L'aſſemblée Nationale peut continuer d'opérer, & de vous envoyer périodiquement le réſultat de ſes graves ſéances ! ô François, vous aurez des mots & point de pain, ou ce ſera réellement pour vous le pain de la douleur.

Vous vous imaginez bonnement que la réforme que j'ai fait faire de la pâtiſſerie de ma Maiſon étoit une œuvre bien méritoire. Inſenſés ; ſemblables aux enfants que le moindre joujou diſtrait de ſes legers chagrins, vous avez crié au miracle, & préconiſé mes remords ; mais n'y croyez pas, c'eſt la dragée amere que je vous ai envoyée, une fois l'enveloppe fondue, que reſtera-t-il ? Le fiel.

N'en doutez pas, je ſuis toujours la même, c'eſt-à-dire, une femme orgueilleuſe & vindicative, & lorſque le moment viendra où je dois rejoindre aux enfers les Reines de France, *ſcélérates & proſtituées*, je veux qu'on grave ſur ma tombe, s'il ſe trouve quelque coin de terre qui veuille me recevoir & des mains qui ne craignent pas de ſe ſouiller en m'y plaçant :

Sous ce Tombeau l'orgueil dépoſe
Le vil rebut de l'Univers ;
Paſſant, crois moi, ſi ſa cendre y repoſe,
C'eſt, que ſon ame eſt au fond des Enfers.

FIN.

A V I S.

On prévient le public qu'il paroît une édition de cet ouvrage où il se trouve à la fin deux pièces absolument inutiles & étrangeres, qui paroissent depuis très-long-temps, intitulées : *Réception* & *Pénitence du Comte d'Artois*, nous n'avons pas jugé à propos de grossir notre édition de ces deux feuilles, qui n'ont été ajoutées que pour débarrasser les magasins du marchand & grossir le volume.

N. B. L'Editeur de ces Mémoires prévient le Public, que ce n'est qu'à ceux-ci qu'il peut réellement croire. Depuis nombre d'années à l'affût de ce qui s'est passé à la Cour de France; quelquefois témoin des orgies de la Reine. A l'instant où il a terminé cet Ouvrage, il a brûlé les matériaux qui lui ont été confiés. Prompt à saisir toutes les actions de l'infame Messaline dont il emprunte le langage, il poursuivra à les transmettre au Public, bien persuadé que la barbare méchanceté de cette infernale furie lui en fournira l'occasion.